

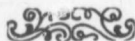
ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-HUITIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1912



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1912

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 20 septembre 1912.

LA

Ca

ON pet
miè

première qu

La ville d

vous de tou

Ce centre

trées avoisin

grâce à l'agg

lépreux pou

temps en tem

mais ils ne ta

AFRIQUE

LA LEPROSERIE D'HARAR

Par le R. P. BERNARDIN

Capucin, missionnaire chez les Gallas

DE MONTRÉAL.

I

ON peut dire que le célèbre Ras Mekonnen eut la première idée de la léproserie d'Harar, l'unique et la première qui ait été établie sur le sol de l'Abyssinie.

La ville d'Harar, en effet, était depuis longtemps le rendez-vous de tous les lépreux de la province.

Ce centre commercial, débouché des productions des contrées avoisinantes et de l'Ogaden, semblait tout indiqué ; la grâce à l'agglomération considérable dans les marchés, les lépreux pouvaient échapper aux regards de la police. De temps en temps un édit d'expulsion était lancé contre eux ; mais ils ne tardaient pas à se réorganiser et à renouveler le

pillage dont le procédé seul avait varié. Peut-être eussent-ils continué toujours à déjouer ainsi les perquisitions de la police, à leur égard du reste assez tolérante, si les plaintes des consulats européens n'avaient enfin décidé le Ras Mekonnen à intervenir. Pour mettre fin au vagabondage intolérable et pernicieux des infortunés malades, il chercha les moyens de leur inculquer des habitudes de vie sédentaire et de les réunir tous dans un établissement de bienfaisance.

* * *

Mgr André Jarosseau, qui songeait depuis longtemps à la fondation d'une œuvre de cette nature, s'empressa de réaliser le vœu de Mekonnen. La Providence le servait à souhait en lui donnant, à l'heure même, pour ce ministère spécial l'homme actif qui convenait, le R. P. Marie-Bernard.

Quelques mois plus tard l'œuvre nouvelle, la première de ce genre en Abyssinie, fonctionnait à merveille et à la satisfaction générale. Un petit village original se dressait à même les murailles d'Harar. Là fourmillait une nombreuse population d'infirmes de tout âge s'occupant pour la première fois de travaux domestiques. Ceux qui ne pouvaient se servir de leurs membres étaient secourus par les plus valides. Les missionnaires et les religieuses leur donnaient l'exemple de la plus admirable charité, en pansant, du matin au soir, leurs plaies hideuses.

L'entrée en ville était interdite aux lépreux. Mais, soit habitude, soit besoin de se distraire de leur mal, que de brèches ne faisaient-ils pas à cette interdiction ! Et, c'est

sur les
plaintes

N'oub
alors to
les préj
adeptes à
que des
à leurs y
tribué pa
étaient en
gence exc
cédaiert
les enfant
Ainsi le
s'ils n'ava
blement au

Les con
portant au
baptême. (C
s'approchai
invasion de
ser les cons
stratagème.

sur les missionnaires eux-mêmes que retombaient alors les plaintes de la police.

• • •

N'oublions pas que ces lépreux, au nombre de 200, étaient alors tous musulmans, par conséquent imprégnés de tous les préjugés que le Coran entretient dans l'esprit de ses adeptes à l'égard des chrétiens. Même le dévouement héroïque des missionnaires leur semblait une chose due et n'était à leurs yeux que l'exercice d'un emploi généreusement rétribué par le Ras Mekonnen. Les soins charitables dont ils étaient entourés parvenaient rarement à satisfaire leur exigence exorbitante. Plus d'une fois, au mécontentement succédaient l'injure, la menace, même les coups. Tels étaient les enfants que la Mission catholique venait d'adopter.

Ainsi les missionnaires se seraient-ils bientôt découragés s'ils n'avaient été fortifiés par l'espoir de les amener insensiblement au Catholicisme.

• • •

Les convertir en masse, il ne fallait pas y songer. L'important au début, était de n'en laisser mourir aucun sans baptême. Cela paraît simple ; mais, lorsque le missionnaire s'approchait du grabat du lépreux qui allait expirer, une invasion de fanatiques venait exciter le mourant à repousser les conseils du missionnaire. Il fallait alors user de stratagème.

Ecoutez cet exemple choisi entre cent :

Un jour, un agonisant nommé Oumer paraissait bien inabordable. Ses confrères musulmans récitait les versets du Coran et faisaient bonne garde autour de lui. Le missionnaire ne se tint pas pour battu. En effet à quoi bon se dévouer à cette œuvre des lépreux, s'il est impossible de sauver leur âme au dernier moment ? Courageux, il pénétre dans la hutte, tenant dissimulée sous son manteau, une petite burette d'eau. Mais comment faire évacuer cette place occupée par les lépreux méfiants ? Chaque fois il fallait avoir recours à un moyen nouveau. Celui-ci réussit à merveille en cette circonstance :

“ — Mes amis, dit le prêtre, votre affluence fatigue le malade et empêche l'air de pénétrer jusqu'à lui. Si plusieurs se retireraient, il souffrirait moins. ”

Et tout doucement il invitait à sortir les plus fanatiques.

Ceux-ci partis, il dit aux autres :

“ Mes enfants, vous savez que je suis le père de vous tous, or, un Père, quand son enfant va mourir, doit lui donner ses derniers conseils. Il a des choses à lui dire que lui seul peut écouter. Le moment est venu d'adresser mes dernières paroles à ce fils qui va mourir. Il faut pour cela que je me trouve seul avec lui. C'est bien ainsi, du reste, que le comprend votre loi. Retirez vous donc un instant, je ne tarderai pas à vous rappeler. ”

Le plus difficile était accompli. En quelques minutes, le prêtre fit pénétrer dans l'âme du moribond la foi chrétienne, recueillit son adhésion parfaite aux vérités du catholi-

cisme, accompagné du repentir de toutes les fautes que le baptême allait laver. Quelques instants après, le lépreux régénéré rendait le dernier souffle en baisant le crucifix.

C'est avec ces difficultés que, pendant plus d'une année, les missionnaires purent administrer le baptême aux lépreux moribonds et opérer quelques conversions isolées.

Un jour cependant, tout changea de face. Et ce fut, chose étrange, le rêve d'un lépreux mourant, nommé Adam Ali, qui servit de point de départ aux conversions en masse.

Adam Ali avait autrefois bénéficié des largesses que Mgr Taurin, connu dans le pays sous le nom d'Abba Jacob, avait répandues dans la contrée d'Harar, éprouvée par la famine. A sa charité, il devait de n'être point mort de faim comme tant d'autres. Donc Adam Ali se trouvait maintenant sur le lit de mort. Le prêtre ne lui avait pas encore parlé de baptême. Cette fois, ce fut le lépreux qui engagea ainsi l'entretien :

“ Cette nuit, mon Père, dit-il, j'ai eu un songe. Abba Jacob m'est apparu. Il descendait du ciel, monté sur un cheval blanc. Sa barbe et ses vêtements étaient blancs comme neige. Il s'est assis sur mon grabat et m'a parlé ainsi :
“ Adam Ali, mon fils, tes souffrances vont finir. Demain, sur ce cheval blanc que je t'ai amené, tu me suivras dans la demeure éternelle du ciel. Mais auparavant il faut que ton âme devienne blanche et pure comme ces vêtements que tu admires. Prépare-toi, demain je reviendrai pour te prendre avec moi. ”

“ — Comment obtenir, mon Père, cette blancheur si pure sans laquelle mon âme ne pourra monter au ciel ?

“ — C'est l'eau du baptême qui purifiera ainsi ton âme

et lui permettra de pénétrer dans cette demeure éternelle où rien de souillé n'a d'accès.

“ — Donnez-moi donc cette eau sainte qui va laver toutes mes souillures. ”

Les heures qu'il lui restait à vivre furent employées par l'heureux néophyte à entretenir ses confrères du songe qu'il avait eu et à les exhorter à embrasser la foi qui ouvre les portes du ciel. Le lendemain, à l'heure prédite, il expira. A ce moment-là, le soleil se couchait, et tous les lépreux crurent voir sur un char de feu traîné par le cheval blanc, l'âme d'Adam Ali et celle d'Abba Jacob pénétrer ensemble dans le ciel.

* * *

Ce rêve d'Adam Ali fut plus éloquent que tous les conseils et les sermons donnés jusque là. On voyait les lépreux se réunir souvent et, à la gravité de leurs délibérations, il était évident qu'ils parlaient de religion.

Le quartier des femmes subit, lui aussi, ce travail de la grâce chrétienne. Là l'élan fut, comme bien on le pense, plus impétueux encore vers la conversion.

La fête de sainte Anne de l'année 1902 approchait. Douze jeunes lépreuses avaient décidé de renoncer ce jour-là au musulmanisme. Cette date restera inoubliable dans les annales de la léproserie. L'exemple de ces jeunes femmes qui, d'un mouvement spontané, avaient imploré la grâce du baptême, entraîna la léproserie tout entière. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il n'existait plus un seul musulman à la léproserie.

Ici e
plaintes
teurs de
à des lé
catholiqu
laisait s
nous déc
re de de
les effor
enfanter
ter que e

Dès que
morale et
en lui.

Le bap
maux et h
de Dieu, l
implacable
Dieu cause

On a dé
preux. Ir
tion... qu
faire le plu
tre la pau

* * *

Ici commence une nouvelle période. Auparavant des plaintes nous arrivaient parfois de la part de nos bienfaiteurs de France. " Comment s'intéresser, nous écrivait-on à des lépreux musulmans, lorsqu'en France tant d'oeuvres catholiques périclitent ? " La portée de cet argument nous laissait sans réponse, et nous n'avions qu'à gémir. Loin de nous décourager cependant, nous continuions notre ministère de dévouement, certains qu'un jour Dieu en bénirait les efforts et que la charité chrétienne, là comme partout, enfanterait des prodiges de grâce. Vous venez de constater que cet espoir n'a pas été déçu.

* * *

Dès que le lépreux a reçu le baptême, une transformation morale et même physique des plus frappantes se produit en lui.

Le baptême, en lui donnant la force de supporter ses maux et lui enseignant une entière résignation à la volonté de Dieu, lui fait perdre très rapidement le fond de haine implacable qu'il a vouée à la société et de révolte contre Dieu cause de son malheur.

On a décrit dans maints livres le caractère moral du lépreux. Irascibilité, jalousie, vengeance, fureur, dépravation... que sais-je ? Rien ne manque à ce portrait pour en faire le plus hideux, le plus repoussant, que puisse connaître la pauvre humanité. Or un changement radical s'opère

en lui par la grâce du baptême et des autres sacrements de la vie chrétienne.

* * *

Dès qu'il fut entièrement converti, nous vîmes comme une autre atmosphère s'étendre sur notre village. La piété de nos ouailles, leur amour pour l'Eucharistie, leur dévotion envers la Sainte Vierge se traduisent par des actes qui font l'édification de tous ceux qui assistent à nos cérémonies religieuses.

Il en est beaucoup qui, plusieurs fois par semaine, s'approchent des sacrements, et rien n'est touchant comme de voir leurs visages mutilés s'illuminer et leurs lèvres s'ouvrir avidement pour recevoir le divin Maître qui leur donne la force de supporter leurs maux. Dans leurs prières et leurs chants que la douleur fait plutôt ressembler à des plaintes et à des gémisséments on devine la foi et la reconnaissance qui remplissent leur âme. Nul doute que les supplications si ferventes de ces pauvres infortunés pour leurs bienfaiteurs ne soient écoutées de Dieu.

II

Avant que notre chère léproserie d'Harar fût fondée, bien des œuvres de la mission, écoles, orphelinats, séminaires, stations, etc., excitaient déjà l'admiration des Gal'as. Nos ennemis eux-mêmes s'inclinaient devant notre dévouement dé-

sintéress
construir
habitation
de la cha
gation po
nous le sor
siasme s'é
mêmes de
té que le C
rar on ven
ment des lé
exécutaie
sous les ray
surtout, fr
sont des an
hommes et
pareil dévot
repoussantes
La renom
tes de la pro
à Addis-Abal
Le cœur di
éclatante ma
dre garde à c
lousies dans s
proserie dans
étouffé par les
rent même, un
d'Harar. Mais

s'intéressé. Mais lorsqu'on nous vit aller chercher les lépreux, construire pour eux presque un palais comparativement aux habitations du pays, dépenser en leur faveur, avec les dons de la charité catholique, tous les trésors du cœur, une abnégation poussée jusqu'au mépris de la vie, exposés comme nous le sommes à des atteintes contagieuses, un cri d'enthousiasme s'éleva dans toute l'Abyssinie. Les musulmans eux-mêmes demeuraient stupéfaits en présence d'actes de charité que le Coran ne leur laisse même pas soupçonner. A Harar on venait des extrémités de la ville assister au panséement des lépreux et des lépreuses que les Pères et les Sœurs exécutaient au début en plein air, sous la voûte du ciel, sous les rayons du soleil tropical. Les jeunes gens abyssins surtout, frappés d'admiration, se disaient entre eux : " Ce sont des anges que le ciel vient d'envoyer à notre pays ; des hommes et des femmes ne peuvent pas être capables d'un pareil dévouement et s'abaisser jusqu'à soigner des plaies si repoussantes. "

La renommée de ce dévouement franchit bientôt les limites de la province d'Harar et parvint à la Cour de Ménélik, à Addis-Ababa.

Le cœur du grand empereur était fait pour apprécier cette éclatante manifestation de la Charité catholique. Sans prendre garde à ce que sa détermination pouvait exciter de jalousies dans son clergé, il résolut de créer lui-même une léproserie dans la capitale. Hélas ! ce désir impérial devait être étouffé par les oppositions haineuses et jalouses, qui faillirent même, un moment, entraîner la chute de notre œuvre d'Harar. Mais Ménélick prit lui-même, de concert avec le

Ras Mekonnen, la défense de notre léproserie dont ils constataient l'un et l'autre les heureux fruits pour leur pays.

Poussé par un esprit sectaire, un docteur, dont la célébrité ne servit qu'à rendre plus retentissante la chute dont nous parlerons plus loin, vint un jour dire au Ras Mekonnen :

“ — Pourquoi ne confieriez-vous pas une pareille œuvre à vos prêtres et à vos diaconesses ? La gloire en rejaillirait sur vous et sur votre religion. ”

Mekonnen, éclairé par son bon sens admirable et son esprit judicieux, se contenta de répondre :

“ — Vous n'y attendez rien et ne connaissez pas notre pays. Seuls, des prêtres catholiques peuvent entreprendre une œuvre pareille et s'y dévouer avec l'abnégation héroïque qu'elle demande. C'est pourquoi je les ai choisis. ”

* * *

Souvent, le Ras Mekonnen, escorté de ses principaux officiers, venait passer quelques heures dans cet asile consacré à la plus rebutante des infirmités et il se retirait grandement édifié du spectacle de la souffrance héroïquement soulagée et consolée dans les bras de la charité.

A son exemple, les notabilités de la ville honoraient de leurs visites fréquentes et prolongées les Pères et leurs chers malades.

Je signalerai parmi eux le fils d'un ancien roi galla, Ganamé, vice-gouverneur de Harar. Il se faisait un bonheur de venir partager les agapes fraternelles que lui offraient

tantôt
aimait à
à suppo
ceux que
Il y a di
eu du re
ter des
sacrifiera
nuire à u
seul.
Ce hau
tion, que,
voyait tou
te pour m
s'entreten
connu qu'
lique s'est
le corps...

A l'exen
du pays ne
(la Croix),
à Harar, de
coutume d'
cette demer
imaginer su
rai point de
tion qui cor

tantôt les Pères, tantôt les religieuses missionnaires. Il aimait à converser aussi avec les lépreux, à les encourager, à supporter patiemment leurs souffrances et à bien aimer ceux que la Providence leur avait envoyés pour les soigner. Il y a dix ans, à l'époque de la persécution au Kaffa, qui a eu du retentissement, ce même personnage, ayant à exécuter des ordres défavorables à la léproserie, déclara qu'il sacrifierait sa place de vice-gouverneur d'Harar plutôt que nuire à une œuvre qui, d'après lui, ne relevait que de Dieu seul.

Ce haut fonctionnaire avait pour nous une si vive affection, que, dès qu'il fut atteint de la dernière maladie, il envoyait tous les matins, durant quinze jours, une escorte pour me chercher et m'amener à son chevet, heureux de s'entretenir avec moi de choses religieuses. Le fait était si connu qu'à ses funérailles, chacun disait : " Le prêtre catholique s'est emparé de l'âme, les prêtres abyssins n'ont eu que le corps... "

* * *

A l'exemple de Mekonnen et de Ganamé, tous les chefs du pays ne manquaient jamais, soit à la fête de la Maskal (la Croix), soit dans d'autres circonstances qui les appelaient à Harar, de faire une visite à la léproserie qu'ils avaient coutume d'appeler " leur maison " (*voarra kegna*). Aussi, cette demeure de la plus horrible souffrance qu'on puisse imaginer sur terre, prenait à tout moment un air, je ne dirai point de gaieté, mais de contentement intime, de satisfaction qui consolait ses habitants.

Cette atmosphère de paix et de bonheur au milieu des plus intolérables douleurs, frappa plus d'une fois des fonctionnaires européens, ambassadeurs, ministres, consuls, etc.

Le ministre plénipotentiaire actuel de la France à Addis Ababa, ému jusqu'au fond de l'âme, ne put retenir ce cri :

“ — Je sens ici, mes Pères et mes Soeurs, en présence du spectacle de votre dévouement palpiter le coeur généreux de la France, et je reconnais là la religion qui est la source d'un pareil dévouement. Continuez ! la France ne saurait avoir de plus infailible moyen de bien établir en ce pays sa noble influence. ”

* * *

Plus d'une fois, ces visites, déterminées d'abord par la simple curiosité, eurent un effet salutaire sur l'âme des Abyssins. Beaucoup en emportèrent cette lumière de la grâce qui précède et accompagne la conversion.

Le coeur du grand Ménélik lui-même, frappé de cette expansion de la charité catholique dans son pays, parut se rapprocher de la source d'où elle émanait, je veux dire du coeur du Pontife suprême de la chrétienté, et l'on fut surpris du langage tenu par le *dedjaz* Mechacha, ambassadeur du puissant empereur d'Abyssinie auprès de la Cour romaine. Le journal *le Matin*, qui n'est point suspect en cette matière, en conclut lui-même qu'un tel discours, adressé au Pape, au nom de Ménélik, accusait un tournant de la religion éthiopienne qui semblait par là s'orienter et s'acheminer vers le catholicisme.

De ces
gieuse et
Abyssinie
Les lèp
prisés sur
plus vils
malheureu
pauvre, l'
dignes de
licisme les
de l'Eglise
Ah ! il es
sinie des fo

En entrep
jet de cet ar
une ampleur
Dans son
eau, le pro
raient étend
des lépreux l
foyer de char
pullulent tell
rait donner li

* * *

De ces faits vous pouvez inférer quelle influence religieuse et sociale la léproserie d'Harar a déjà exercée en Abyssinie.

Les lépreux, autrefois relégués au ban de la société, méprisés surtout par les musulmans, ne sont plus assimilés aux plus vils animaux. De plus, on commence à respecter les malheureux, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. Le pauvre, l'infirmes, tous ceux qui souffrent, sont devenus dignes de la commisération publique depuis que le catholicisme les a adoptés et élevés au rang d'enfants de Dieu et de l'Eglise.

Ah ! il est bien à désirer qu'on puisse multiplier en Abyssinie des foyers de charité semblables à celui d'Harar !!

III

En entreprenant, il y a dix ans, la création qui fait l'objet de cet article, Mgr Jarosseau se proposait de lui donner une ampleur grandiose.

Dans son idée, la léproserie d'Harar n'était que le berceau, le prototype d'une oeuvre dont les bienfaits se seraient étendus à l'Abyssinie entière. Partout où le nombre des lépreux l'aurait permis, il projetait d'établir un pareil foyer de charité et de dévouement apostoliques. Les lépreux pullulent tellement en Abyssinie que chaque province pourrait donner lieu à la création d'un centre hospitalier aussi

important que celui d'Harar. Si, du domaine de la spéculation, le généreux projet de notre évêque bien-aimé était passé dans la pratique, l'apostolat catholique eût enlacé dans un réseau compact et les liens de la charité, les divers peuples contenus dans l'empire d'Ethiopie.

• • •

Deux écueils firent échouer ce plan magnifique : le défaut de ressources suffisantes, et les attaques dont il fut l'objet de la part de nos ennemis.

Sans trop insister sur la première difficulté commune à tant d'oeuvres dont il comprime l'élan et retarde l'extension disons seulement que les ressources ont à peine répondu à la subsistance de l'unique léproserie d'Harar. On comptait sur l'aide et l'appui du gouvernement éthiopien. On l'eut, au début, de la part du Ras Kekonnen, qui voulut bien assumer les dépenses de la construction. Mais, dès que la mort eut enlevé ce prince, nous comprîmes vite qu'en lui nous avions perdu l'unique soutien efficace de l'oeuvre. Il n'entre guère, en effet, dans les habitudes de l'Abyssin, de faire abus de ses largesses surtout pécuniaires. Si les merveilles enfantées par la charité catholique le remplissent d'admiration, s'il sait profiter pour le bien de son âme du bon exemple qu'il y découvre, il ne faudrait pas en conclure qu'il est disposé à les secourir au moins d'une manière notable.

Restaient donc uniquement les secours que nous pouvions attendre de la charité française.

Certes, c'est bien grâce à elle qu'on a pu jusqu'ici suffire

aux néces
dix ans. P
a confié la
la sévile ex
en faveur
malades re
connaissan
Néanmoins
a peu à peu
Aussi, loin
doit se féli
primitives.

Le second
éminemment
Qu'un ce
aient pu pr
initiative et
cée, ils aien
s'explique ju
d'aucune faç
ver et à die
rejaillit autar
Il est hors
perspicace et
serie devait s
Les mêmes
laïers catholig

aux nécessités journalières de nos soixante lépreux depuis dix ans. Notre Père Marie-Bernard, à qui Mgr Jarosseau a confié la fondation et l'avenir de cette oeuvre, a parcouru, la sébile en main, les diverses parties de la France. Son appel en faveur des lépreux n'a pas été vain et la voix de nos chers malades redit chaque jour devant les saints autels la reconnaissance de leur corps soulagé et de leur âme convertie.

Néanmoins, le malheur des temps que traverse l'Eglise a peu à peu réduit les aumônes qui nous venaient au début. Aussi, loin de songer à réaliser les extensions projetées, on doit se féliciter de pouvoir la maintenir dans ses bornes primitives.

* * *

Le second écueil qu'a rencontré la réalisation de ce plan éminemment apostolique, c'est la malignité de nos ennemis.

Qu'un certain nombre de membres du clergé abyssin aient pu prendre ombrage du prestige qu'obtenait notre initiative et que, dans la crainte de voir leur autorité menacée, ils aient essayé de l'étouffer dans son berceau, cela s'explique jusqu'à un certain point. Ce qui ne s'explique d'aucune façon, c'est qu'un Européen ait cherché à entraver et à dicréditer une oeuvre dont la gloire après tout rejaillit autant sur la France que sur le catholicisme.

Il est hors de doute que, chez une nation d'esprit moins perspicace et moins chrétien que l'Abyssinie, notre léproserie devait sombrer sous de telles attaques.

Les mêmes coups perfides furent portés aux oeuvres scolaires catholiques. Le même adversaire chercha à opposer à

nos écoles françaises, la fondation d'écoles coptes, à personnel égyptien et musulman. Les établissements scolaires de la mission ont survécu comme la léproserie, grâce également au bon sens religieux qui porte le peuple abyssin à venir se ranger un jour ou l'autre du côté d'où lui vient le plus de dévouement intelligent et désintéressé.

L'Eglise, certes, dans le monde a trouvé des adversaires redoutables; elle en rencontre chaque jour de plus puissants sur sa route. Elle continue malgré leurs embûches sa marche immortelle. Quelquefois on assiste pourtant à quelque divine intervention de la Providence qui se plaît à donner une rude leçon. Un exemple de cette nature, et bien frappant, est fourni par la disgrâce du docteur Vitalien. Ce personnage, qui joua un rôle prépondérant dans les délibérations relatives au chemin de fer franco-éthiopien et qui fut longtemps médecin de S. M. l'empereur Ménélik, a été obligé de quitter Addis-Ababa. Le peuple et l'armée ont imposé au Régent son éloignement.

• • •

Voilà, en face de quels obstacles nous nous trouvons en Abyssinie. Souvent la Providence laisse subsister ces entraves pour mettre le sceau de l'épreuve aux oeuvres apostoliques dont les effets sont d'autant plus salutaires pour les peuples, qu'elles les puisent plus directement à la source du grand sacrifice de la Croix.

Nos lecteurs trouveront dans leur inépuisable générosité, le moyen de venir en aide à la léproserie d'Harar, à cette

oeuvre ca
empreinte
çais, qui c
la provinc
le triomph
sinie...

oeuvre catholique, la plus belle, la plus touchante, la plus empreinte de ce cachet de dévouement apostolique et français, qui déjà a produit de si heureux fruits de salut dans la province d'Harar et qui pourrait devenir décisive pour le triomphe de la foi catholique dans tout l'Empire d'Abysinie...



EUROPE

EN LAPONIE

Par Mgr FALLIZE

Vicaire apostolique de la Norvège

(SUITE ET FIN)

IV. — EN BARQUE SUR LA MER LOPPEN.

UN jour que je confirmais à Hammerfest, la moitié de l'église était remplie de Lapons. Le service fini, tous stationnaient encore devant l'entrée échangeant leurs impressions. Mais voilà que d'autres Lapons arrivent. Les premiers leur racontent tout ce qu'ils ont vu : d'innombrables lumières, la fumée de l'encens, qui montait comme de légers nuages au lever du soleil ; le grand ostensor contenant la sainte hostie que l'évêque montrait au peuple, le frais carillon des sonnettes argentines, les sons harmonieux de l'orgue et des chants, etc. Et les retardataires de pleurer à chaudes larmes en se disant qu'ils devaient partir

et que, p
de voir cc
Pauvres
connaître
Mais le
la mer de
Un jeun
“ — Per
sen, voyag
rieure. ”
Le missi
ment :
“ — L'al
moment à l
“ — Votr
Excellent
tout. D'aill
les questions
secondaire.
qu'on leur e
L'aimable
“ — Une
Impossible
Le jeune
mène.
“ Vie de t
et privé de t
se rencontren
“ Vous voy
vous que, de

et que, peut-être jamais, jamais ils n'auraient le bonheur de voir comment les catholiques honorent le bon Dieu.

Pauvres déshérités, quand leur sera-t-il donné à tous de connaître leur mère la sainte Eglise catholique ?

Mais le bateau a fait du chemin. Il a déjà pénétré dans la mer de Loppen.

Un jeune passager aborde le P. Engelson.

“ — Permettez-moi de me présenter : le pasteur Halvorsen, voyageant au service de la Mission luthérienne intérieure. ”

Le missionnaire catholique s'empresse de répondre poliment :

“ — L'abbé Engelson, missionnaire catholique pour le moment à Hammerfest.

“ — Votre collet romain m'avait révélé votre état. ”

Excellent homme, ce M. Halvorsen, pas fanatique du tout. D'ailleurs, pour tous les jeunes pasteurs norvégiens, les questions confessionnelles ne sont que d'importance très secondaire. C'est l'effet de la théologie rationaliste moderne, qu'on leur enseigne.

L'aimable pasteur présente une bonbonnière :

“ — Une petite friandise, Monsieur l'abbé ? ”

Impossible de refuser.

Le jeune pasteur luthérien raconte le train de vie qu'il mène.

“ Vie de tournées bien pénible. On est loin de sa famille et privé de toutes les aises. Heureusement, par-ci par-là, se rencontrent d'intéressants épisodes.

“ Vous voyez d'ici la sauvage île de Stjernoe. Figurez-le vous que, dernièrement, un certain M. Marx, avocat de

Londres, y arriva avec l'idée fixe d'aller à pied jusqu'au Cap Nord. Sans penser ni aux fjords et aux innombrables *sunds* qui découpent le pays à l'infini, ni aux glaciers, ni aux montagnes âpres et couvertes de neige, il s'était mis en route, en léger costume d'été et en souliers de salon. Un fusil formait tout son bagage. Et il était arrivé jusqu'à Stjernoe, contournant les fjords et franchissant à la nage les détroits.

“ Un soir donc, comme nous allions nous coucher, on frappe à la porte. C'était lui. Trempé jusqu'aux os, il demandait l'hospitalité. Il venait de traverser le glacier de Stjernoe.

“ Il raconta sa réticence d'aller à pied au Cap Nord. On lui dit que le Cap Nord, par le plus grand des hasards, ne se trouve pas sur la terre ferme, mais dans une île qu'on ne peut atteindre qu'en bateau..

“ — *Aôh!* fit-il, *thank you very much* (je vous remercie mille fois). Personne ne m'avait fait remarquer ce détail... A'ors, j'irai en Sibérie. ”

* * *

Entre temps l'île de Loppen avait apparu à l'horizon.

Dès lors le missionnaire se mit en vedette pour ne pas manquer la barque qui l'attendait. Il était environ 10 heures du soir; des brumes empêchaient de voir nettement et les hautes vagues étaient bien capables de cacher la petite barque. Le *steamer* était en retard d'une journée entière. Pendant vingt-quatre heures la barque avait dû attendre en pleine mer. N'y avait-il pas lieu de craindre qu'une si

longue épr
geaient et
taine scrut
“ Voilà,
Et il mo
descend ave
“ — J'ap
“ — C'est
pêcheurs de
La frêle e
steamer rale
aussitôt. Mai
une saraband
des prodiges
portatif du
comment pou
qués sur lui.
steamer et l'e
suspendu en l
le prêtre veut
mais celle-ci s
bastingage. E
ments permet
beaucoup de h
“ — Hourra
“ — Hourra
loigne tandis
compte ses os p
Bast, un missio
ces sortes d'ave

longue épreuve eût épuisé la patience des gens qui la dirigeaient et qu'ils s'en fussent allés ? Le prêtre et le capitaine scrutent vainement l'horizon.

“ Voilà, voilà ! ” s'écrie enfin le capitaine.

Et il montre du doigt un petit point noir, qui monte et descend avec les vagues comme une coque de noix.

“ — J'aperçois deux hommes plus grands que la barque

“ — C'est cela ! Pederson et son fils sont les plus grands pêcheurs de la côte. ”

La frêle embarcation grossit, grossit. Elle approche. Le *steamer* ralentit sa course. L'escalier volant est descendu aussitôt. Mais la houle est très forte et imprime à la barque une sarabande désordonnée. Un habile matelot arrive, par des prodiges d'adresse, à y placer la petite malle et l'autel portatif du missionnaire. Mais le missionnaire lui-même, comment pourra-t-il y arriver ? Mille yeux curieux sont braqués sur lui. Tantôt une vague gigantesque soulève le *steamer* et l'escalier et, avec l'escalier, le missionnaire est suspendu en l'air. Puis le bâtiment replonge dans le vide ; le prêtre veut hasarder un saut pour atteindre la barque ; mais celle-ci s'est esquivée pour ne pas être écrasée sous le bastingage. Enfin, une heureuse concordance de mouvements permet au prêtre de passer dans l'esquif, non sans beaucoup de heurts et de contusions.

“ — Hourrah ! ” cria le capitaine.

“ — Hourrah ! ” crient les passagers du *steamer* qui s'éloigne tandis que le missionnaire, assis dans le batelot, compte ses os pour s'assurer qu'aucun ne manque à l'appel. Bast, un missionnaire norvégien de Norvège est habitué à ces sortes d'aventures !

* * *

“ — Ah ! enfin, dit le bon papa Péderson, nous vous possédons. Nous commençons à désespérer de vous voir arriver. ”

Tout en parlant, lui et son fils manoeuvrant dur et ferme, poussaient la barque à grands coups d'aviron entre les montagnes et les vallées liquides.

“ — Mais, dit le Père, pourquoi marchez-vous sur Lopen ? C'est la direction opposée que nous devrions prendre.

“ — Parfaitement, Père ; mais vous comprenez que notre coquille de noix ne peut pas tenir la mer. Nous avons amené à Lopen notre *femboering* (barque à cinq couples d'avirons) ; c'est elle qui nous transportera chez nous. ”

Un quart d'heure après, on abordait la *femboering*. C'était une magnifique barque, à la proue de laquelle ne manquait qu'une tête de dragon pour en faire un véritable bateau des Vikings. L'arrière formait une spacieuse cabine, que la femme du pêcheur avait pourvue de tout le nécessaire pour loger convenablement le Père.

La grande voile est hissée, la bise la gonfle et la barque fend majestueusement les vagues. Il fait nuit ; mais, de temps à autre, la lune se montre entre les nuages obscurs et révèle au loin la terre ferme aux montagnes couvertes de neige, les îles et la large entrée du Bergsfjord. On n'entend que l'éternelle psalmodie des flots agités, et çà et là le cri d'un oiseau marin. Le prêtre, fatigué, s'assoupit et rêve à ses ancêtres, les anciens Vikings, qui, jadis, étaient la terreur de l'Europe. Ils'avaient, du reste, en Laponie,

il y a à peine
chevaleresqu

A l'époque
Laponie form
même que la
la Russie. C
aujourd'hui e
nie, quoique l
“ — Voyez,
devant nous,
flot à l'entrée
son temps enco
d'une perche.
femme dont le
comme hiver, e
passaient.

“ Elle rappel
donnait avec se
voyageurs à des
l'hospitalité était
égorgés, elle s'e
torité publique,
fut décapitée au
perche pour ser
tentés de l'imit
Mais ce sont là
la piraterie et m

il y a à peine un siècle, des émules, mais des émules moins chevaleresques qu'eux.

* * *

A l'époque où la Norvège était réunie au Danemark, la Laponie formait le grand pénitencier des deux pays, de même que la Sibérie reçoit aujourd'hui encore les exilés de la Russie. C'est dire que la sécurité y laissait à désirer ; aujourd'hui encore, les mœurs des Norvégiens de la Laponie, quoique bien adoucies, rappellent leurs origines.

“ — Voyez, Père, dit le jeune Péderson, voyez là, droit devant nous, ce sombre promontoire. C'est la pointe d'un îlot à l'entrée du Bergsjord. Mon aieul racontait que, de son temps encore, on pouvait y voir une tête piquée au bout d'une perche. C'était la tête jaunâtre et momifiée d'une femme dont les tresses de cheveux s'agitaient au vent. Été comme hiver, cette macabre relique saluait les pêcheurs qui passaient.

“ Elle rappelait que là, jadis, une perverse créature s'adonnait avec ses fils à la piraterie. Elle invitait pêcheurs et voyageurs à descendre chez elle ; mais, pour la plupart, son hospitalité était l'antichambre du tombeau. Après les avoir égorgés, elle s'emparait de ce qu'ils avaient sur eux. L'autorité publique, prévenue enfin, instruisit son procès. Elle fut décapitée au pied de la falaise et sa tête placée sur une perche pour servir de leçon aux bandits qui auraient été tentés de l'imiter.

Mais ce sont là des histoires du temps passé ; de nos jours la piraterie et même le vol sont inconnus dans ces contrées.

* * *

Le calme plat persistant, il faut mettre en mouvement les avirons, besogne pénible.

“ — Nous n'arriverons pas avant trois heures du matin”, dit Pédersen père.

“ — Et c'est à neuf heures du soir que je devais reprendre à Loppen le bateau d'Hammerfest, répond le prêtre.

“ — Nous aurons donc le bonheur de vous posséder plus longtemps, fait Pédersen fils.

“ — Le cas était prévu, ajoute le vieux pêcheur. Vous resterez quelques jours chez nous; puis nous vous conduirons en barque jusqu'à Hammerfest, assez à temps pour que, dimanche prochain, vous puissiez y faire le service. Est-ce entendu? De grâce, ne dites pas non. ”

Le prêtre ne dit pas non.

On se faufile dans une petite anse et voilà que la maison catholique se montre. Elle est entourée de rangées de *stoks* (perches) auxquelles des morues sont suspendues pour sécher; c'est de ce procédé que la morue sèche non salée a pris le nom de *stokfisk*, tandis que la morue salée, séchée sur les rochers (*klippe*), s'appelle *klipfisk*,

Toute la famille Pédersen, à l'exception cependant de ceux de ses membres qui fréquentent l'école catholique à Hammerfest, est à la porte pour saluer les arrivants.

Pour le moment on ne peut rien offrir au missionnaire, car il doit célébrer dans la matinée la sainte messe. Seulement il prendra un peu de repos dans la grande chambre mise à sa disposition, si toutefois un peu de repos est pos-

sible au m
corbeaux, t

Le lende
monté entre
ce. Un à ur
ministre de
l'absolution.

place dans l

Et le sain

Les voix m

jeunes, et le

paroles sacré

A l'Evangi

la foi, l'espér

des de la vérit

A la commu

est la foi et l'

si heureux !

tous.

Ah! lecteurs

naires en de pa

Après le café,
maine de la fan

sible au milieu des disputes rauques des mouettes et des corbeaux, alléchés par les étalages de morues.

* * *

Le lendemain matin, de bonne heure, l'autel portatif est monté entre les guirlandes dont les enfants ont orné la pièce. Un à un, tous, grands et petits, sont venus confier au ministre de Dieu les secrets de leur conscience et recevoir l'absolution. Les cierges sont allumés. Toute la famille prend place dans le sanctuaire improvisé.

Et le saint sacrifice commence.

Les voix mâles des plus âgés, les voix angéliques des plus jeunes, et les voix rauques des oiseaux accompagnent les paroles sacrées.

A l'Évangile, le prêtre fait un long sermon pour raviver la foi, l'espérance et la charité de ces bons chrétiens si avides de la vérité.

A la communion, tous reçoivent dans leur cœur Celui qui est la foi et l'espérance et la charité incarnées. Et ils sont si heureux ! Et le prêtre est encore plus heureux qu'eux tous.

Ah ! lecteurs, si vous pouviez voir le bonheur des missionnaires en de pareils moments !

* * *

Après le café, le jeune prêtre dut visiter tout le petit domaine de la famille.

Devant la maisonnette s'étendait un lopin de terre, entouré d'une haie. Cette année-là on n'y voyait ni feuilles, ni fleurs.

“ C'est qu'ici, expliquait Pedersen, la pêche est tout, et souvent elle ne laisse pas un jour libre pour planter. L'été est très court, et il faut que toutes les conditions soient favorables pour que la moindre des choses vienne à mûrir. Si l'on peut planter des pommes de terre au mois de juin, c'est-à-dire, si alors la neige a disparu et si la terre est dégelée, il y a possibilité d'en avoir un peu ; sinon, tout le travail est perdu. D'arbres, il n'y en a pas, tout au plus quelques buissons rabougris. Tout le bois vient, soit des bords de la Mer Blanche, soit des parties plus méridionales de la Norvège. C'est dire qu'il est très cher. ”

Heureusement, il y a pas mal d'herbe, et la brave mère Pedersen était fière de montrer au prêtre ses deux vaches sans cornes (elles n'en ont pas ordinairement dans ces parages), ses six chèvres un peu plus grandes qu'un chat qui se respecte, et la population de son poulailler.

Derrière la maison, il y avait quelques petites tourbières couvertes d'herbes grossières et de bruyère ; mais de grosses racines révélaient qu'autrefois de magnifiques forêts de sapin couvraient cette partie du pays. Les Lapons malheureusement les avaient détruites, et maintenant les vents et les tempêtes empêchent de les replanter. Le Gouvernement a bien de la peine à préserver du même sort les belles forêts des grands fjords d'Alten et de Varanger.

En été, on bêche et on fait sécher le plus de tourbe que possible, pour remplacer le bois de chauffage pendant l'hiver.

ver. Hélas
Elle pourra

Entre ten
“ — Le P
Pedersen. La
maison, et le
vant la port
Le mission
“ — Mais
“ — Père,
gneur ne des
par an. Ses
nière son arr
corps ensuite.
attend le Père
Les couvert
table des enfa
“ — Non !
avec mes petit
et causer avec
C'est fait.
bitude, et l'on
Et l'on cause.
rien aux éclats
du pays lointai
che même en ét

ver. Hélas ! la tourbière devient de plus en plus pauvre. Elle pourra encore suffire pour une génération. Mais après ?

* * *

Entre temps, midi a sonné.

“ — Le Père est servi, ” annonce discrètement la maman Pedersen. Le parfum d'un délicieux rôti de veau rempli la maison, et le caniche, peu habitué à ce luxe, se promène devant la porte et se lèche le museau.

Le missionnaire se récrie :

“ — Mais c'est une prodigalité inouïe !

“ — Père, répond la brave femme, le ministre du Seigneur ne descend sous notre humble toit qu'une seule fois par an. Ses enfants ne doivent-ils pas fêter de toute manière son arrivée : fête pour l'âme d'abord, et fête pour le corps ensuite. Chaque année à cette époque, le veau gras attend le Père. ”

Les couverts des deux époux sont à côté du sien. Mais la table des enfants a été reléguée dans un coin.

“ — Non ! non ! proteste le missionnaire ; je veux être avec mes petits amis. Rapprochez-les que je puisse les voir et causer avec eux. ”

C'est fait. Le *Benedicite* est dit en chœur comme d'habitude, et l'on mange la truite savoureuse et le rôti parfumé. Et l'on cause. Les enfants, enhardis par la bonté du Père, rient aux éclats en écoutant ses joyeuses histoires de là-bas, du pays lointain, où le soleil se lève chaque jour et se couche même en été chaque nuit, du pays où croissent non seu-

lement les pommes et les poires et les cerises, mais encore le grain dont on fait la farine et le pain, du pays où il a encore son père et sa mère. Ah! leur sera-t-il donné jamais de voir ces belles régions méridionales de leur patrie !

“ — Moi, je verrai tout cela, dit l'aînée, parce que Monseigneur me l'a promis; j'irai au couvent de Bergen et le couvent se trouve au milieu du pays des pommes et des poires. ”

Le cordial repas est terminé.

“ — Père, aimez-vous la pêche ? ”

“ — Mais certainement. ”

“ — Si nous allions prendre du poisson pour le repas de ce soir ? ”

Accepté.

* * *

La petite embarcation est mise à flot. Les deux Pédersen rament et le prêtre jette la ligne. Mais quelle ligne! Un vrai cable avec un crochet fort comme une ancre et un hareng entier comme hameçon.

“ — Est-ce qu'on va pêcher des baleines? ” demande le missionnaire en jetant l'engin à l'eau.

Voici la réponse. violemment agitée, la ligne manque de renverser le pêcheur improvisé; un autre coup et un autre encore le bousculent. Il se raidit, appuie le pied contre le canot et tire, tire à perdre haleine. Quelque chose de blanc apparaît. Un dernier effort, et un *heleflynder* (sole monstre) se débat à ses pieds. Elle doit peser près de 50 kilos (il y en a de cent). Les deux Pédersen se jettent sur la bête et la tuent à coup de couteau.

“ — Br
La ligne
pièce mag
dix-huit be

Ce n'est
giens. Il fo
innombrabl
dans ces pa
ter tout le r
Il y a, ce
munications
grandes pêch
dans les fjor
casion de ve
dans le cour
ses en achète
la farine. M
grands ports
Vadsoe, et av
arrivée, le poi
Puis il y a des
les tempêtes e
mer, au lieu de
barque et le j
veuves, que d
et des fjords,
qui n'est jama

“ — Bravo, Père! ”

La ligne est jetée de nouveau et de nouveau ramène une pièce magnifique. Bref. avant qu'une heure se fût passée, dix-huit belles morues étaient étendues à côté de la sole.

* * *

Ce n'est pas le poisson qui manque à la table des Norvégiens. Il foisonne dans les fjords, dans les rivières, dans les innombrables lacs, grands et petits. Ce qui n'abonde pas dans ces parages isolés, c'est l'argent comptant pour acheter tout le reste, tout ce qu'il faut pour vivre et se vêtir.

Il y a, certes, du poisson à vendre; mais, faute de communications faciles, les acheteurs manquent. Après les grandes pêches, quand la morue et le hareng viennent frayer dans les fjords et sur les bancs de la mer ouverte, on a l'occasion de vendre du poisson aux gros marchands; mais, dans le courant de l'année, seules les grandes barques russes en achètent, non pas contre de l'argent, mais contre de la farine. Mais ces barques ne stationnent que dans les grands ports de Tromsøe, de Hammerfest, de Vardøe, de Vadsoe, et avant que la lente barque du pêcheur n'y soit arrivée, le poisson est souvent gâté et il faut le jeter à l'eau. Puis il y a des années où le poisson de mer ne vient pas, où les tempêtes continuelles rendent la pêche impossible, où la mer, au lieu de nourrir le pêcheur et sa famille, engloutit la barque et le pêcheur. Et alors c'est la misère. Que de veuves, que d'orphelins pleurent, dans les huttes des îles et des fjords, l'époux, le père, parti joyeux le matin et qui n'est jamais revenu !

* * *

Le lendemain, après la sainte Messe, où tout le monde s'est approché de nouveau de la sainte Table, Pédersen propose de visiter le grand glacier au fond du fjord.

Le soleil brille et le vent est à souhait.

Cette fois, c'est la *femboering*, qui, sa grande voile déployée, laboure les flots avec la vitesse d'un bateau à vapeur. Quelle ravissante scène, ce cirque de cîmes vertigineuses couvertes de neiges éblouissantes, et ces cîmes et ces parois, réfléchis dans le paisible miroir des flots! Tantôt le fjord se rétrécit, et les murs de granit barrent le chemin à la lumière, et la barque vole sur des eaux noires comme la nuit. Tantôt les montagnes s'écartent, tout est inondé de lumière, et, du fond du fjord, le glacier lance d'immenses gerbes de rayons bleus et verts.

Pédersen ramène la voile, et la barque ralentit sa marche.

On ne doit pas trop s'approcher des parois à pic, car à chaque instant s'en détachent des quartiers gros comme une maison. Les "veaux du glacier", comme on les appelle, tombent dans le fjord avec un vacarme étourdissant. Malheur au bateau qui serait atteint! Voilà précisément une avalanche qui fait le plongeon. Vite tout le monde s'accroche à la barque. Il n'est que temps, car une énorme vague la soulève et en même temps un coup de vent s'en empare et la projette en arrière comme une flèche légère. C'est dans ces dangereux coups de *kastvind* que périssent ensevelies tant de barques.

Le jeune prêtre en a vu assez. Pedersen s'en aperçoit et

vire de b
regagne l
Dès ce s
pour Har
départ au

Du reste,
présence m
le fjord, et
morues pou

Pedersen
main à réco

Le soir ve
naire peut p
aux enfants,

Les deux l
prêtre les fo
lui, habile na

La nuit est
mer de Loppe
faire rêver les
Nord l'immens
dentelées de la

vire de bord. Louvoyant en d'innombrables zig-zags, on regagne la maison.

Dès ce soir, le P. Engelsen aurait voulu se mettre en route pour Hammerfest. Mais on le supplie d'ajourner son départ au lendemain soir.

* * *

Du reste, la " pêche miraculeuse " de la veille a révélé la présence momentanée d'une foule insolite de poissons dans le fjord, et il faut en profiter afin de s'approvisionner de morues pour longtemps.

Pedersen et son fils emploient toute la nuit et le lendemain à récolter la précieuse moisson de la mer.

Le soir venu, la *femboering* est disponible. Le missionnaire peut partir. Après d'affectueux adieux à la mère et aux enfants, il s'embarque.

Les deux Pedersen père et fils sont épuisés de fatigue. Le prêtre les force à aller se reposer dans la cabine, tandis que lui, habile navigateur, manoeuvre la voile et le gouvernail.

* * *

La nuit est encore claire. La barque atteint le large de la mer de Loppen. Alors se déploie un panorama capable de faire rêver les plus prosaïques imaginations. A l'Ouest et au Nord l'immensité de la mer glaciale; au Sud les montagnes dentelées de la terre ferme avec leurs glaciers, miroitant en-

core aux rayons du soleil ; au Nord-Est la sauvage île de Soeroe avec ses pauvres huttes de pêcheurs, échelonnées le long de la côte aride et nue comme une dune saharienne. Ça et là une baleine montre à la surface des eaux son dos immense et lance en l'air son jet d'eau. Et les mouettes de se précipiter de son côté, sachant que le hareng, nourriture favorite du cétacé, fait, à son approche, des soubresauts pour éviter sa vaste bouche, et qu'alors c'est pour les oiseaux marins le moment de happer leur part du butin.

Le *femboering* poursuit sa route. Accompagné du murmure des vagues et du chant de la brise dans les vergues, le missionnaire récite un *De Profundis* pour tous les pêcheurs que la tempête a ensevelis dans ces eaux. Il ajoute un *Pater* pour toutes les veuves et tous les orphelins qui, là-bas, dans les huttes, sanglotent encore au souvenir des maris, pères ou frères, qui reposent dans l'immense tombeau. Il prie surtout pour les fils de l'Eglise catholique dont il a célébré les funérailles sans le corps du défunt. Ah ! oui, dans ces régions désolées, le missionnaire ne manque jamais de points de méditation.

Enfin, derrière l'île de Soeroe, le soleil, couché depuis quelques heures à peine, se relève. Alors montagnes, glaciers, rochers, huttes, flots, la barque elle-même, tout nage dans un océan de lumière dorée, et les oiseaux chantent, et les poissons dansent.

La petite cheminée de la cabine, elle aussi, donne des signes de vie ; elle commence à fumer, et un arôme de café annonce au prêtre que ses amis se sont réveillés.

Et la porte de la cabine s'ouvre :

“ — Loué soit Jésus-Christ ! ” clament deux fortes voix.

“ — A
Et une
bientôt le
mouettes
avoir les
“ — Ma
alliez vous

Le missi
banc et se
maman Pe
certain tem
Quels sor
viennent ce
Et la barqu
che déréglée
hanté d'un c
va de mal en
moment un
donc tombé e
porte. Quel
gigantesques,
bottes, tout a
brave homme
mais il ronfle
qui a réveillé l
ronfle aussi P
tier de granit

“ — A jamais ! ” répond le prêtre.

Et une petite table est dressée, et une nappe tendue, et bientôt les trois navigateurs hument le délicieux moka. Les mouettes s'approchent et tournoient aux alentours pour avoir les miettes.

“ — Mais, Père, maintenant il est temps que vous aussi alliez vous reposer. ”

* * *

Le missionnaire disparaît dans la cabine, s'étend sur le banc et se cache le nez sous les molles peaux de renne que maman Pedersen a fournies. Il s'endort. Mais, après un certain temps, il se réveille..

Quels sont donc ces coups irréguliers de l'aviron ? D'où viennent ces bruissements inaccoutumés dans les vergues ? Et la barque elle-même, ne semble-t-elle pas imiter la marche déréglée d'un ivrogne ? Bien sûr, le prêtre rêve et il est hanté d'un cauchemar. Mais non ; il ne rêve pas. Et cela va de mal en pis. Il lui faut voir ce qui se passe. Au même moment un furieux coup de trompette résonne. Est-on donc tombé entre les mains des pirates ? Il se précipite à la porte. Quel spectacle ! Derrière le mât il voit deux bottes gigantesques, et, en s'approchant, il découvre au-dessous des bottes, tout au fond de la cale, la tête de Pedersen père. Le brave homme tient fidèlement la corde de la grande voile ; mais il ronfle ; c'est son ronflement et non le bruit du vent qui a réveillé le P. Engelsen. Un peu plus loin dort aussi et ronfle aussi Pédersen fils. Sa tête, forte comme un quartier de granit, repose sur sa poitrine, massive comme les

rochers du Cap Nord. Si le ronflement du papa était une forte brise, celui du " petit " est un ouragan. Mais sa main crispée n'a pas lâché l'aviron.

Le prêtre est tout jeune encore — je vous l'ai dit — or, la jeunesse est toujours gaie. Il pousse un cri plus aigu que le sifflement du *kastvind*. Les deux Pédersen sursautent en un ahurissement indescriptible.

Poveretti! La fatigue de la pêche avait été plus forte qu'eux. Ah! s'il y avait eu indice de tempête, si les eaux avaient été tant soit peu tumultueuses, soyez certains qu'ils ne se seraient pas endormis. Mais le vent était calme et les ondes paisibles, et alors ils avaient succombé.

C'est ce qu'on avait aperçu du bord d'un grand voilier qui passait, et de là était parti le coup de trompette amical pour les rappeler au devoir, car une barque sur les eaux de la mer de Loppen, où circulent tant de bateaux, ne doit pas être dirigée par des dormeurs. Cela pourrait coûter cher.

* * *

Le soleil monte, monte toujours; mais le vent devient de plus en plus calme, maintenant que ses services seraient bien appréciés.

Enfin des nuages lointains apparaissent et la brise se lève.

On est à l'entrée du *sund de Soeroe*. La barque file comme une flèche. On approche de Hammerfest. Des habitations couvertes de tourbe se montrent isolées, d'abord, puis de plus en plus nombreuses.

On arrive au port. On accoste à l'embarcadère public, qui

se trouv
En ce
clinent l
" Her
ge du Se
Les de
" Tak
tout! Lou

Le missi
Ses yeux c
lampe ne
nant est re
dant plusi

" Cher Père

" Elias e
heureux si v

" Loué so

" Bien! m
mier bateau..

Akkerfjord
Hammerfest,

se trouve juste devant l'église catholique.

En ce moment l'*Angelus* sonne. Les trois passagers inclinent la tête :

“ *Herrens engel bragte Maria det glade budskab... (L'ange du Seigneur annonça à Marie...)* ”

Les deux Pédersen disent adieu au prêtre :

“ *Tak for alt! Lovet vaere Jesus Kristus! (Merci pour tout! Loué soit Jésus-Christ!)* ”

V. — ELIAS ET GRETA.

Le missionnaire d'Hammerfest est absorbé par ses études. Ses yeux ont souffert pendant la longue nuit d'hiver, où la lampe ne s'éteint jamais, pas même à midi. Mais maintenant est revenu le mois de mars, et il fait déjà clair pendant plusieurs heures. On apporte une lettre :

“ Akkerfjord, 12 mars.

“ Cher Père,

“ Elias est gravement malade. Lui et moi, nous serions heureux si vous pouviez venir le voir.

“ Loué soit Jésus !

“ GRETA. ”

“ Bien! murmure le P. Engelsen, je partirai par le premier bateau. ”

Akkerfjord est un fjord de l'île de Kvalo, île où se trouve Hammerfest, mais à plusieurs lieues de distance de la ville.

En été, on peut y arriver à pied ; mais en hiver — et là-bas le mois de mars est encore au coeur de l'hiver — la route est absolument impraticable.

* * *

Ah ! dans ces pays arctiques, le ministère apostolique est singulièrement dur. Le missionnaire doit chercher ses brebis dans des coins presque introuvables. D'innombrables fjords, grands et petits, tailladent en tous sens la contrée, et, dans ces sauvages replis de la Mer Glaciale, on trouve de-ci de-là, quelque habitation humaine : hutte de terre couverte de tourbe ou cabane en bois, couverte de gazon.

La gracieuse barque du Nordland, assez semblable à la gondole de Venise, relie seule au reste du monde les rares habitants de ces parages. C'est elle qui les promène sur la mer ouverte, où ils font la chasse au gibier des eaux.

Là où la population est tant soit peu nombreuse, on rencontre infailliblement un *landhandler* (marchand de la contrée). Sa maison, pourtant modeste, écrase de son faste les pauvres huttes du pays, comme un château royal. Du reste, le marchand est un monarque pour le pays. Il représente le commerce, les affaires, le capital, tout ce qui s'appelle civilisation. Il achète le poisson et vend tout ce que la vie exige. Il avance l'équipement des barques, lorsqu'elles partent pour la grande pêche. Parfois, la pêche est manquée et la barque revient vide, et à la maison, femme et enfants ont mangé le dernier morceau de pain. Alors, c'est encore le marchand qui a pitié et avance de nouveau et les habits et les provisions pour des mois entiers. Mais, Dieu merci !

d'ordin
marchan
enfants
encore à
meux ba
voilier a
magasins
sées à for
catholiqu
jeûne enc
ce pas un
tholique q
C'est gr
pays sont
trop escar
Là demeure
encore pro
peine si un
rivé que, pe
pas venu.
Le bon D
litudes, un
meurt, on cl
reuser un
l'humble ma
années après
jeter une pel
L'isolemen
ritées les ren
Le capitaine

d'ordinaire, la barque au retour regorge de poisson. Le marchand achète, les dettes sont payées, la femme et les enfants sont vêtus, le garde-manger est ravitaillé, et il reste encore à la maman de quoi mettre en réserve, dans le fameux bas, une poire pour la soif. Et, un jour, un grand voilier apparaît dans le fjord et jette l'ancre devant les magasins du marchand. Des millions de morues sont entassées à fond de cale et transportées dans les ports des pays catholiques de la France, de l'Espagne, de l'Italie, où l'on jeûne encore et fait encore maigre durant le Carême. N'est-ce pas un fait intéressant à constater, ce jeûne du Sud catholique qui nourrit le Nord protestant ?

C'est grâce aux fjords que les communications dans ces pays sont possibles. Les montagnes sont trop hautes et trop escarpées pour permettre la construction de chemins. Là demeurent et meurent bien des pauvres gens, la plupart encore protestants. L'église est loin, très loin, et c'est à peine si une fois par an le pasteur y passe. Il est même arrivé que, pendant douze années successives, le pasteur n'est pas venu.

Le bon Dieu envoie-t-il un petit être humain dans ces solitudes, un voisin lui administre le baptême. Si quelqu'un meurt, on cherche une place où il y ait assez de terre pour creuser un tombeau, on y dépose le cercueil, on entoure l'humble mausolée d'une haie, et quand, souvent, bien des années après, un ministre protestant passe par là, il va y jeter une pelletée de terre et y réciter une prière.

L'isolement où vivent les habitants de ces régions déshéritées les rend parfois singulièrement farouches.

Le capitaine d'un bateau à vapeur m'a raconté qu'un jour

à la demande de ses touristes, il avait pénétré dans un fjord où probablement depuis la création du monde jamais steamer n'était entré. A la vue de ce monstre mugissant et sifflant, toute la population prit la fuite. En abordant, on ne trouva dans les huttes abandonnées que des enfants. Le capitaine les invita à venir à bord, et il les régala de son mieux au salon. Mais, les sauvageons menèrent un tel train qu'il jura de ne plus jamais renouveler pareille expérience.

Parfois aussi, en ces pays perdus, on rencontre des gens d'une amabilité exquise. Un jour, dans un de mes voyages, au sud de l'île de Kvalo, je me trompai de chemin. J'arrivai à une petite hutte. J'y trouvai une bonne femme occupée à faire de la menuiserie. Je lui demandai le chemin..

“ — De chemin, il n'y en a pas dans cette direction. Rien que des rochers et des crevasses profondes où vous risqueriez votre vie. Mais si vous voulez prendre ma barque, vous arriverez en moins d'une heure là où vous voulez vous rendre. Les gens de là-bas me ramèneront bien la barque. ”

J'acceptai avec reconnaissance.

“ — Habitez-vous toute seule dans cette solitude? lui demandai-je.

“ — Hélas! oui. Mon mari est mort à la mer. J'ai un fils de neuf ans qui va à l'école à Kvalsund. (Vous savez qu'en Norvège, les enfants doivent fréquenter l'école pendant six semaines deux fois par an). Là-bas j'avais une maisonnette. Malheureusement, le propriétaire sur le terrain duquel elle était bâtie, m'a forcé de l'enlever, parce que je ne pouvais pas payer la location. J'ai donc dû la démolir et en transporter ici les matériaux dans ma barque, pièce par pièce, et

puis je
suis pas
Prof
refusa
“ —
ne sais j
un petit
payer un
“ —
que ce so
sez-vous
dre? ”
Alors e
Grâce à
tion.

Or cette
Engelsen v
Là habit
catholicism
grande dist
merfest, ils
jours de fê
A l'appr
quand le cl
hautes mont
La veille
semble, c'est
ge tourbillon

puis je l'ai reconstruite de mes mains. Ici, au moins, je ne suis pas exposée à être expulsée. ”

Profondément ému, je lui offris un petit secours. Elle refusa :

“ — Monsieur, me dit-elle, je ne vous connais pas, et je ne sais pas si vous êtes riche ou pauvre. Je vous ai offert un petit service. Mais il ne sera pas dit que Hilda s'est fait payer un service rendu à quelqu'un dans l'embarras.

“ — Mais, ma bonne femme, il ne s'agit pas de payer quoi que ce soit. Puisque vous êtes dans la peine, pourquoi refusez-vous le petit service que, moi aussi, je veux vous rendre? ”

Alors elle accepta.

Grâce à sa barque, j'arrivai en peu de temps à destination.

* * *

Or cette station était précisément l'Akkerfjord, où le P. Engelson vient d'être appelé.

Là habitent un certain nombre de familles converties au catholicisme, Norvégiens, Danois et Lapons. Malgré la grande distance qui les sépare de l'église catholique de Hammerfest, ils ne manquent presque jamais de s'y rendre les jours de fête. Le voyage leur prend toute la journée.

A l'approche de Noël, c'est pour eux une grande joie quand le clair de lune leur permet de franchir aisément les hautes montagnes qui les séparent de la ville.

La veille du grand jour, ils se mettent en route tous ensemble, c'est toute une caravane. Le vent fait rage, la neige tourbillonne, le pied glisse sur la glace. N'importe, ils

marchent, ils vont, fidèles imitateurs des saints Mages, saluer le divin Enfant. Enfin, ils arrivent à l'église, où le missionnaire les attend au confessionnal. Minuit arrive, les cloches sonnent, les Soeurs allument les centaines de petites bougies qui doivent saluer le nouveau-né de Bethléem, la sainte messe commence, l'harmonium résonne, et nulle part, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on ne chante avec plus d'enthousiasme : *Gloria in excelsis Deo !*

Les braves catholiques d'Akkerfjord vivent surtout des produits de la pêche. Ils ont aussi un peu de bétail. Il y a là il est vrai, peu d'herbe et de foin ; mais, heureusement, les vaches du Nord, faute d'herbe, mangent du hareng salé et des têtes de morues séchées. Les poules aussi, du reste bien rares dans ces parages, s'en régalaient. Pauvres poules ! Il faut, pendant la longue obscurité de l'hiver, entretenir une lampe auprès d'elles ; sans cela elles mourraient.

Cette pâture des animaux domestiques, exclusivement composée de poisson, fait que, dans les régions arctiques, tout, viande, lait et même les oeufs, ont un goût d'huile de poisson. On s'y habitue assez vite, et puis on prétend que c'est très bon pour la santé.

Nous voilà bien loin d'Elias et de Greta. Revenons à eux.

• • •

Le petit vapeur a déposé le P. Engelsen à l'entrée de l'Akkerfjord, où une lampe rouge jette sa lumière sur un public des plus bizarrement accoutré. Un homme en habit de peau vient à sa rencontre.

“ — P
vous con
“ — C
pour guid
Dans le
n'y a ni
l'Akkerfj
On part
de gauche
pour ne pa
il est impo
perler de
fouette la f
lui font bie
donne le sac
au moins ur
Enfin voi
“ — C'est
de Monseign
de rien. Mo
je savais où
et de la recor
Le Père, sa
rête pas ; il se
core assez loin
des collines de
porte s'ouvre
qu'il faut se p
l'unique cham

“ — Père, dit-il, soyez le bienvenu. J'ai un traîneau pour vous conduire chez Elias.

“ — C'est vous, Trondsen ? Je suis bien aise de vous avoir pour guide. ”

Dans le petit traîneau où le missionnaire prend place, il n'y a ni banc ni couverture. On ne connaît pas ce luxe à l'Akkerfjord.

On part. Le traîneau est bouscoulé de droite à gauche et de gauche à droite, et le pauvre prêtre doit s'y cramponner pour ne pas être projeté au loin. C'est que dans l'obscurité il est impossible de suivre le chemin, si toutefois on peut perler de chemin. O mon Dieu, qu'il fait froid ! Le vent fouette la figure imberbe du missionnaire et ses pieds gelés lui font bien mal ! Le brave Trondsen a pitié de lui ; il lui donne le sac à foin pour y plonger ses jambes. Cela procure au moins un peu de soulagement.

Enfin voilà une lumière, un petit chalet en bois.

“ — C'est ma maison, dit Trondsen. Je la dois à la bonté de Monseigneur. Elle se trouvait à Alten, où elle ne servait de rien. Monseigneur, ayant appris que je me marierais si je savais où loger ma chère Margit, me permit de l'enlever et de la reconstruire ici. Que je lui en suis reconnaissant ! ”

Le Père, sachant qu'Elias l'attend avec anxiété, ne s'arrête pas ; il se fait conduire directement chez lui. C'est encore assez loin de là. On a de la peine à dénicher, au milieu des collines de neige, la pauvre hutte. Enfin la voilà. La porte s'ouvre et Greta accourt. L'entrée est tellement basse qu'il faut se plier en deux pour la franchir et pénétrer dans l'unique chambrette de la maison.

Le vieil Elias tend de son lit les deux mains vers le prêtre. " Loué soit... "

Il ne peut finir la salutation des catholiques du Nord. Un accès de toux lui coupe la voix.

Greta approche du lit la seule chaise de la maison, et le prêtre se met à causer avec le vieillard, qui ne se sent pas de joie :

" — Soyez béni, Père, dit-il, et bénissez-moi ! Je crois bien que je vais m'en aller là d'où l'on ne revient pas. Je suis âgé de près de 90 ans et je me sens si malade que je commence à mettre tout mon espoir dans le ciel du bon Dieu. Veuillez donc me préparer à la mort et me donner les Sacrements. "

* * *

Un type bien intéressant, ce vieil Elias. Un nez aquilin accentue majestueusement la mâle beauté de sa rude figure. De longs sourcils voilent ses yeux noirs, profondément enfoncés dans leur orbite. Malgré son âge patriarcal, ses cheveux, qui semblent n'avoir jamais subi l'atteinte des ciseaux, et sa barbe ne montrent pas un seul poil blanc. Mais qu'il tousse, le pauvre vieux, et avec quelle sollicitude sa brave compagne le soigne ! Contre la toux, le seul remède, c'est la pipe. Greta coupe le grossier tabac, bourre la pipe, l'allume et la lui met à la bouche. Elias la récompense d'un regard affectueux. Bientôt, la fumée dompte la toux.

Elias fait un signe à Greta, et elle disparaît discrètement, et le prêtre scrute les secrets de l'âme et applique la céleste médecine du pardon. La figure du malade rayonne. Greta veut partager le même bonheur. Dans le hangar à côté, ou-

vert à la
une cais
divine.

La hu
ser la nu
dans sa p
comme u
hôte si v

De gran
s'agit de c

Il y a d
sacrifice de
Rome, où le
rappelle qu
hostie touch
même accid
portatif sur
sous la pout
poutre et se
gnées y avai

Mais tout
rendait belle
de l'autel, les
cieux calice, l
suble de soie
que jamais il
noux et le pr

vert à la neige et à tous les vents, le prêtre prend place sur une caisse renversée et siège comme ministre de la grâce divine.

La hutte est trop petite pour que le prêtre y puisse passer la nuit. Trondsen l'attend avec le traîneau et le conduit dans sa petite maison, ou Margit le loge, à son avis au moins comme un prince. Jamais son humble toit n'a reçu un hôte si vénérable.

* * *

De grand matin, le prêtre retourne à la hutte d'Elias. Il s'agit de dresser l'autel pour la sainte messe.

Il y a des années, j'ai eu le bonheur de célébrer le saint sacrifice dans la crypte inférieure de la Prison Mamertine à Rome, où les princes des apôtres furent emprisonnés. Je me rappelle qu'à mon grand effroi, lors de l'élévation, la sainte hostie toucha la voûte, tellement la prison était basse. Ici le même accident était à craindre. Le prêtre dut placer l'autel portatif sur l'unique table de la maison, établie exactement sous la poutre du faite. Et la tête du célébrant touchait cette poutre et ses cheveux se mêlaient aux toiles que les araignées y avaient filées artistiquement depuis des années.

Mais tout de même, comme l'offrande du sacrifice divin rendait belle cette humble demeure! La nappe immaculée de l'autel, les chandeliers dorés, le crucifix argenté, le précieux calice, les cierges étincelants, l'aube blanche et la chasuble de soie rouge, Elias contemplait tout cela et se disait que jamais il n'avait vu rien de si beau. Greta se mit à genoux et le prêtre commença :

Introibo ad altare Dei.

Il dut se répondre à lui-même et Elias mêlait ses éclats de toux aux paroles liturgiques. Ses efforts surhumains pour supprimer cette toux qui l'étouffait, étaient inutiles. En désespoir de cause, il eut recours à son remède, et, au milieu de l'épître, le prêtre l'entendit qui disait :

“ *Greta, giv mig pipa mi* (Greta, donne-moi ma pipe). ”

Greta était consternée; mais elle obéit, et le remède produisit son effet.

Après l'évangile, le prêtre adressa aux deux fidèles sa petite homélie.

“ Pensez au grand bonheur qui vous attend. Dans quelques instants votre maisonnette sera devenue le temple du Roi des rois, plus vénérable qu'un château princier. Elle deviendra une Bethléhem, la maison du Seigneur, la porte du ciel. . .

“ Elias, toi qui, peut-être bientôt, verras Dieu dans son beau palais céleste et dans la splendeur de sa gloire, souviens-toi alors qu'il est descendu un jour chez toi dans ta pauvre hutte. Il va descendre ici avec des légions d'anges, que tu ne peux pas encore voir, mais que tu verras lorsqu'il aura fait de toi un ornement de son paradis. . .

“ Heureux Elias et heureuse Greta, qui allez recevoir le pain divin, gage pour vous de la vie éternelle! ”

Et le Seigneur, appelé par son ministre, descendit du ciel dans la pauvre hutte laïone, devenue aussi sainte que la basilique de Saint-Pierre à Rome. Et il alla prendre place dans le tabernacle vivant du prêtre et des deux vieillards.

Et Elias, les mains tendues vers le ciel, murmura la prière de Siméon :

“ Ma
paix vo
ont vu l
Après
lade l'E
paroles
“ Que
prêtre de
au nom d
lade, le S
seront ren
Puis, a
sionnaire
café et un
de leurs b

Si, dans
vertuent à
que sera-ce
vais vous le
Dès que l
Ordre religi
vège, la loi h
cune formali
le droit d'ac
veut et de vi
Jésuites qui s

“ Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur. ”

Après les actions de grâces, le prêtre administra au malade l'Extrême-Onction, après lui avoir lu les consolantes paroles de l'apôtre :

“ Quelqu'un parmi vous est-il malade, qu'il appelle le prêtre de l'Eglise et qu'il prie sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le soulagera, et, s'il a des péchés, ils lui seront remis. ”

Puis, après une demi-heure de saint recueillement, le missionnaire partagea avec les deux vieillards une tasse de café et un morceau de pain d'avoine, et il partit comblé de leurs bénédictions.

VI. — A L'ÉCOLE D'HAMMERFEST

Si, dans maint pays catholique, les pouvoirs publics s'évertuent à paralyser par tous les moyens la vie religieuse, que sera-ce dans un pays protestant comme la Norvège? Je vais vous le dire :

Dès que le vicaire apostolique de Norvège a autorisé un Ordre religieux ou une Congrégation à s'établir en Norvège, la loi lui permet de s'y établir et lui accorde, sans aucune formalité spéciale, le droit de corporation, c'est-à-dire le droit d'acquérir, d'acheter et de vendre tout ce qu'elle veut et de vivre d'après sa règle. Il n'y a que les Pères Jésuites qui soient encore hors la loi. Au lieu d'être pour-

suivies, nos religieuses sont choyées par les autorités et par la population, aussi bien les protestants que les catholiques. Et cela dans un pays dont jusqu'en 1845, l'accès était interdit aux prêtres sous peine de mort et aux fidèles sous peine de bannissement et de séquestration des biens.

Les écoles publiques sont luthériennes; mais la loi permet aux communes de dispenser les catholiques de contribuer par leurs impôts à leur entretien. Par contre, les écoles catholiques sont libres sous tous les rapports; le vicaire apostolique est leur seul chef et inspecteur général. Et même, si un enfant catholique fréquente une école publique, il est dispensé, de par la loi, de l'instruction religieuse luthérienne.

Notre mission est pauvre, pauvre au point que beaucoup de ses prêtres n'ont pas de quoi vivre pour plus de trois mois. Malgré cela il y a lieu de nous porter envie, parce que nous sommes riches en liberté. Il n'y a pas de franchise que le pouvoir civil ne nous accorde, sur une simple demande: franchise d'impôt pour les hôpitaux de nos Soeurs, franchise de douane pour les vêtements chauds que les charitables dames du Sud nous envoient pour nos pauvres, surtout pour les petits catholiques de la Laponie, etc.

* * *

Presque dans toutes nos stations ce sont les religieuses qui dirigent nos écoles paroissiales. Comment décrire leur dévouement?

Voulez-vous, avant de quitter cette inhospitalière Lapo-

nie, jeter
gieuse de
quart de s
enfants, en
qui dirige
le moment
habitent E
dispersés s
français, n
de l'ann
catholique.
institut att

Nous son
et gaies. L
manque de
pas même à
tits! Pendar
nent prison
à l'école, pe
qu'ils ne so
ner à côté c

Malgré cel
sements, tou
la fin du mo
deux mois, le

“ — Ma S
mais ? ”

Des que qu
et les patins !

nie, jeter un regard sur l'école de Hammerfest ? Une religieuse de Sainte-Elisabeth en a la direction. Il y a un quart de siècle que Soeur Abiata y est l'ange gardien de nos enfants, en même temps qu'à l'église elle est la sainte Cécile qui dirige le chant et la musique. Nous n'y trouvons, pour le moment, que la moitié des élèves, ceux, dont les parents habitent Hammerfest même. Les enfants des catholiques dispersés sur un territoire plus vaste que trois départements français, ne viennent à Hammerfest que pendant trois mois de l'année pour fréquenter l'école et recevoir l'éducation catholique. Pendant ce temps ils sont reçus dans le petit institut attenant à l'hôpital des Soeurs.

Nous sommes en été, et les figures des enfants sont roses et gaies. Mais, en hiver, leur vue fait pitié, tellement le manque de lumière et la fumée de la lampe, qui ne s'éteint pas même à midi, les rendent pâles et maigres. Pauvres petits ! Pendant de longs mois les tempêtes de neige les retiennent prisonniers, et souvent les parents doivent les conduire à l'école, pour qu'ils ne se perdent pas dans la neige ou qu'ils ne soient pas soulevés par le vent et jetés dans la mer à côté du chemin.

Malgré cela ils aiment l'hiver, parce que tous leurs amusements, tous leurs jeux supposent la neige. Souvent, vers la fin du mois d'août, lorsqu'elle a disparu à peine depuis deux mois, les enfants demandent aux religieuses :

“ — Ma Soeur, est-ce que la neige ne reviendra plus jamais ? ”

De que quelques flocons tombent, les traîneaux, les skis et les patins sont retirés et mis en service.

• • •

Si vous assistiez à une classe, vous observeriez qu'on doit expliquer aux enfants une infinité de choses qui partout ailleurs sont supposées connues.

“ — Savez-vous ce que c'est qu'un arbre? Qui en a vu un ? ”

Une fillette lève le doigt :

“ — Moi, j'en ai vu un, l'arbre de Noël, qui portait les lumières étincelantes et les délicieux bonbons. Est-ce que les arbres sont tous comme cela ? ”

On arrive à la zoologie. Les animaux qu'ils ont vus, ils n'ont pas besoin pour les compter de tous les doigts des deux mains : deux ou trois poissons, quelques oiseaux marins, la chèvre et puis le chien et le chat.

Les enfants de l'intérieur de la Laponie n'ont jamais vu de vache ni de porc. Bien des enfants de la ville même d'Hammerfest ignorent ce que c'est qu'une poule. Les autres leur apprennent qu'il y en a une à l'hôpital catholique. Et voilà toute l'école en marche pour aller prier les Soeurs de leur faire voir ce rare animal.

Hammerfest possède deux ou trois petits chevaux. Quand les pêcheurs des fjords arrivent en ville et voient un de ces quadrupèdes, ils s'arrêtent stupéfaits d'admiration, de même qu'en France on s'arrêterait pour contempler un chamæau.

* * *

Un jour
septentrion
Toute la c

“ — Bon
moins la p
de faire un

Quelques
du quadru

“ — Eh
val ?

“ — A la

“ — Pour

“ — Avec

“ — Pour

“ — Parce

l'éveiller. ”

Il n'y av
toire ; le gro

VII

Pendant q
que dans les r
naux protesta
sort religieux
gions. Un cer
vacantes depu
ficielles ont i
postes. Toujou

Un jour, un Norvégien établi à l'intérieur d'un des fjords septentrionaux, eut la bonne fortune d'hériter d'un cheval, Toute la contrée accourut pour le voir.

“ — Bon ! se dit le gros *landhandler* du pays ; j'aurai au moins la possibilité de louer un cheval, lorsqu'il m'arrivera de faire un voyage par terre. ”

Quelques jours plus tard, il alla trouver le propriétaire du quadrupède :

“ — Eh bien, Rasmus, lui-dit-il, comment va votre cheval ?

“ — A la perfection !

“ — Pourriez-vous me le louer pour un petit voyage ?

“ — Avec plaisir ; mais, pour le moment, c'est impossible.

“ — Pourquoi donc ?

“ — Parce que maintenant il dort ; ce serait cruel de l'éveiller. ”

Il n'y avait rien à répondre à un argument si péremptoire ; le gros marchand s'en alla en riant.

VII. — LE ZÈLE APOSTOLIQUE LUTHÉRIEN

Pendant que je décriis ici la vie du missionnaire catholique dans les régions hyperboréennes de la Norvège, les journaux protestants retentissent de lamentations sur le triste sort religieux des habitants protestants de ces mêmes régions. Un certain nombre de paroisses de la Laponie sont vacantes depuis longtemps ; coup sur coup des annonces officielles ont invité les théologiens à se présenter pour ces postes. Toujours en vain.



Le 12 décembre dernier, M. Boeckmann, évêque luthérien de Tromsoé, a lui-même poussé un cri de détresse dans le journal *Morgenblad* :

“ On ne veut pas de ces postes, dit-il, parce que ces paroisses sont pauvres et peu considérées, parce qu'on y est isolé, parce que le climat est dur, parce que les voyages par terre et par mer sont pénibles, toutes choses peu faites pour séduire les jeunes ministres du Seigneur. ”

Il cherche à prouver qu'on exagère ces sacrifices personnels ; mais, en un point, il donne raison aux candidats :

“ L'Etat, ajoute-t-il, l'Etat, qui nomme à tous les postes, sans même demander l'avis de “ l'évêque ” et des paroissiens, traite les pasteurs qui acceptent une nomination dans ces régions, comme des non-valeurs, qui s'y laissent entrer parce qu'ils se sentent hors d'état d'entrer en concurrence pour d'autres postes plus honorables et plus lucratifs. En conséquence, ils perdent tout espoir d'avancement, et c'est surtout cette perspective qui leur fait préférer une place de missionnaire en Chine et à Madagascar à une paroisse en Laponie. ”

On avouera que les révélations de M. Boeckmann sont loin d'être flatteuses, d'un côté, pour les prêtres luthériens, chez qui elles ne révèlent pas précisément un excès d'esprit apostolique, et d'un autre côté pour le gouvernement, qui est directement accusé d'injustice.

Le ministre des cultes s'est hâté de protester. Le surlendemain il répondait, dans le même journal, que les affirma-

tions de l
Gouverneur
sément les
trouvait p
parlement
gage.

Pendant
ancien pas
heureux cu
nait la flûte
en faveur d
raisons ces
citer dans l
apostolique.

M. Hôyer
qu'il a pass

“ A Kou
nées. Quel
se de couleu
nourriture s
femme et m
se lever derr
légère fumée
que de fois e
baumé nous
reux ici ! ” . .
pas accru d'a
ner avec nou
mon ministèr
fait partir de
bre 1909).

tions de l' " évêque " étaient de pure invention ; que le Gouvernement, au contraire, avait toujours favorisé précisément les prêtres du Nord ; que lui, ministre des cultes, ne trouvait pas de paroles assez fortes et en même temps assez parlementaires pour exprimer son indignation d'un tel langage.

Pendant ce temps-là, pour faire diversion, M. Høyem, ancien pasteur de Kistrand et de Koutokeino, maintenant heureux curé de la riche et douce paroisse d'Oersten, prenait la flûte pour échauffer les coeurs des jeunes théologiens en faveur de la Laponie. Il est intéressant de voir quelles raisons ces braves pasteurs protestants font valoir pour exciter dans les saintes âmes de leurs jeunes confrères le zèle apostolique.

M. Høyem commence par chanter les heures délicieuses qu'il a passées à Kistrand. Et continuant :

" A Koutokeino, j'ai, dit-il, été pasteur pendant six années. Quel joli presbytère ! Quel air délicieux ! Une richesse de couleurs comme je n'en ai jamais vu ailleurs ! Une nourriture substantielle et savoureuse. Que de fois ma femme et moi, pendant notre déjeuner, en voyant le soleil se lever derrière la montagne de Mattavarre, tandis que la légère fumée montait des cheminées des maisons laponnes, que de fois enivrés par les flots de lumière et par l'air embaumé nous nous sommes écriés : " Que nous sommes heureux ici ! " ... Certes, si le nombre de nos enfants ne s'était pas accru d'année en année et vu l'impossibilité de les traîner avec nous dans les longs voyages le long de la côte que mon ministère m'imposait, rien au monde ne nous aurait fait partir de Koutokeino. " (*Morgenbladet* du 16 décembre 1909).

• • •

Cher lecteur, je vous laisse comparer l'esprit apostolique chez le missionnaire catholique et chez le pasteur protestant.

Je vous invite aussi à remercier le bon Dieu de vous avoir fait naître dans la belle France, qu'il a inondée de ses bienfaits naturels et surnaturels. Pensez-y souvent, et en y pensant, pensez aussi avec charité à la Laponie, à ses missionnaires, à ses Sœurs et à ses pauvres habitants, moins heureux que vous.

Journa

LORSQU
tout
veme
aucun écho à
tout le pays
est presque c
gne. Seuls qu
pagnie.

La bravour
Le premier p
à tous les aut
tons affolés.
En plus de
d'infortunés

Journal d'un Missionnaire en Chine

PENDANT LA REVOLUTION

Par M. GIRE

Des Missions Etrangères de Paris

I

LORSQUE j'arrivai à Uin-kin, le 11 septembre 1911, tout paraissait tranquille. Les promoteurs du mouvement gréviste n'avaient rencontré, dans cette ville aucun écho à leur appel. Hélas! deux ou trois jours après, tout le pays était sens dessus dessous. Ta-tong-kiao même est presque désert. La population s'est enfuie à la montagne. Seuls quelques courageux chrétiens me tiennent compagnie.

La bravoure n'est pas la note caractéristique du Chinois. Le premier poltron qui prend peur communique sa frayeur à tous les autres. Les bandits ont beau jeu devant ces moutons affolés.

En plus de mes néophytes, il ne reste, autour de moi, que d'infortunés " habillés de soie " réclamant à grands cris la

pitance qui ne vient pas et protestant en secouant vigoureusement les barreaux de leur loge. Si cela continue, ils vont sûrement, eux aussi, se proclamer révolutionnaires!

Cette terreur soudaine, qui a envahi toute la région, est le fait d'un bandit fameux, Lo-tche-tcheou, qui a profité de ce que les mandarins ont les mains liées, pour entrer en campagne avec un millier de brigands auxquels se sont associés tous les vauriens de la région.

Détail curieux, ce forban, ennuyé d'avoir l'épée de Damoclès toujours suspendue sur sa tête, m'avait prié, l'année dernière, de vouloir bien lui servir d'intermédiaire pour rentrer en grâce auprès du Gouvernement. Il aurait voulu qu'on passât l'éponge sur ses méfaits antérieurs; il promettait d'employer désormais son influence à maintenir l'ordre dans le pays. Il demandait à se faire chrétien et m'offrait pour servir d'oratoire une magnifique maison qu'il a construite en plein marché de Chapin.

Je lui promis de faire officieusement tout mon possible, et, de fait, quand M. le Consul revint de sa tournée de Bathang, je lui dis un mot de Lo-tché et il en prit note.

Malheureusement je n'en ai plus entendu parler: et voilà comment les mandarins ont encore sur les bras un terrible adversaire.

* * *

Le 19 septembre je suis parti de Ta-tong-kiao pour rentrer à Uin-kin.

Il m'a fallu d'abord passer par dessus les remontrances

des chrétiens.

A peine
phiques gis
ces troncs
nent des id
aides précie
ces témoins

Bien que
leur n'était
de mort que
plus lugubre

En Chine,
vent un côté
courageaient à
leurs guenill
lance au bord
qu'un enfant

Arrivé à L
faire halte. I
très poliment,
loin. " Du re
ble d'entrer !
Je tournai l
tong-kiao.

La nuit suiv

des chrétiens me répétant en chœur que ce n'était pas prudent.

A peine sorti du village, j'ai pu voir les poteaux télégraphiques gisant par terre. Il n'en reste pas un debout. Tous ces troncs mutilés et vermoulus, tombés sous la hache, donnent des idées lugubres. On a voulu réduire au silence ces aides précieux de l'ordre et de l'autorité et faire disparaître ces témoins indiscrets de la civilisation.

Bien que le riz fût mûr et encore sur pied, par un travailleur n'était dans les champs. Partout régnait un silence de mort que les gongs, sonnait le tocsin, rendaient encore plus lugubre.

En Chine, les situations les plus tragiques présentent souvent un côté comique. Les "braves" de la garde nationale couraient à travers champs avec leurs armes disparates et leurs guenilles en fait d'uniforme. L'un d'eux aiguisait sa lance au bord de la route, dans un ruisseau fangeux, tandis qu'un enfant fuyait avec une oie sous le bras.

* * *

Arrivé à Lou-ko-pa, à 3 kilomètres, de Min-kin, je dus faire halte. Les gardes nationaux me barrent la route et, très poliment, me déclarent qu'il y a danger à pousser plus loin. "Du reste, ajoutent-ils, la ville est fermée; impossible d'entrer!"

Je tournai bride et je revins bien à contre-cœur à Ta-tong-kiao.

La nuit suivante, je n'eus guère de sommeil. On disait que les

bandits devaient venir pour tirer vengeance du chef de la police qui avait fait punir trois des leurs.

En effet, vers les dix heures du soir, des estafettes, armées de torches sinistres, allaient et venaient sans interruption.

Personne n'osait se livrer au repos. Un peu après minuit seulement, je m'étendis tout habillé sur mon lit, persuadé que les bandits ne viendraient qu'au jour. Vers trois heures, je fus réveillé en sursaut par ces cris : " Les voici ! ils arrivent ! " Aussi loin qu'on pouvait voir, la route n'était qu'un long chapelét de feu !

Pe m'empressai de battre en retraite, à la faveur des ténèbres, et je me réfugiai sur la montagne.

* * *

Mon domestique qui, ayant longtemps habité le pays, le connaît dans tous ses recoins, n'eut pas de peine à trouver un asile sûr. Après une demi-heure, j'étais installé confortablement dans une excavation de rocher d'où à travers un rideau de verdure, je voyais la grande route jusqu'au village de Tsin-Che-Pou où résident nos pires ennemis.

De grands savants se donnent beaucoup de mal pour découvrir les traces de nos ancêtres troglodytes. S'ils m'avaient accompagné, ils en auraient découvert deux bien authentiques. Accroupi dans mon coin, je faisais ces réflexions avec un certain orgueil, tout en grignotant un morceau de pain. Puis, quand je prenais mon bréviaire ou mon rosaire c'est l'image des saints ermites que je croyais voir renaître sous mes yeux.

Je ne m
toute ma v
j'envoyai
partir pou

Hélas ! n
sible : une
veille, barr
sur mon ob

Figurez-v
haut, des r
tains endro
avant d'arri
très raide v
légèrement

Pour la nu
dangereux.
unie et d'un
eût été trop
de danger.

Quand j'y
s'en alla au v
l'attendis long
lieu de ces pr
avec ferveur
J'avais à pein
se dirigea sans

Je ne me sentais pourtant pas la vocation de rester là toute ma vie; et, vers midi, au risque de trahir ma présence, j'envoyai mon domestique dire au catéchiste que je voulais partir pour Uin-kin, le soir même.

Hélas! mon compagnon revint me dire que c'était impossible: une bande, encore plus nombreuse que celle de la veille, barrait la route. Je passai donc la journée entière sur mon observatoire.

Figurez-vous une terrasse large de 1 m. 50 environ. En haut, des rochers qui font saillie, forment un dôme à certains endroits. En bas, il y a au moins 50 mètres à pic, avant d'arriver aux champs de maïs qui descendent en pente très raide vers le torrent. Le plan est irrégulier et s'incline légèrement vers le précipice: heureusement que des broussailles préservent du vertige.

Pour la nuit, mon domestique avait songé à un abri moins dangereux. Plus bas, il y a une véritable grotte, vaste, assez unie et d'un abord presque inaccessible. Pendant le jour, on eût été trop près de la route; mais, la nuit, il n'y avait pas de danger.

* * *

Quand j'y fus confortablement installé, mon compagnon s'en alla au village chercher une couverture pour lui. Je l'attendis longtemps! Je tremblais qu'il ne s'égarât au milieu de ces précipices et ne se cassât le cou!... Je priai avec ferveur saint Antoine de lui faire trouver sa route. J'avais à peine fini qu'une lumière parut sur le sentier et se dirigea sans hésiter vers ma cachette.

Il n'avait pas trouvé de couverture; mais il m'apportait des nouvelles. *Primo*, le mandarin, que j'avais fait avertir de ma situation critique, me répondait que, ne pouvant pas se protéger lui-même, il lui était impossible de s'occuper de moi!... *Secundo*, Lo-tche-tcheou, ayant appris que je me trouvais ici, en détresse, avait envoyé, sur toute la route, l'ordre de me laisser passer.

Mon horizon semblait s'éclaircir soudainement.

* * *

Dès les premières lueurs de l'aube, nous faisons nos adieux à notre grotte hospitalière, et je montais à cheval tout à fait rassuré.

Pourtant, au bout de quatre kilomètres, je fis une bien mauvaise rencontre! Mes porteurs de bagages ne s'étaient point donné la peine de suivre le pas, pourtant assez modéré de mon cheval. Tout à coup, je vois apparaître, sur la route deux gaillards armés de fusils, et qui semblaient chercher l'occasion de s'en servir! L'un d'eux surtout, au regard féroce, avait l'air d'un vrai bandit de grands chemins.

Dès que je l'eus croisé et que je le sentis derrière moi, sans pouvoir surveiller ses gestes, j'éprouvai un frisson mortel. Je me disais à part moi: " Si celui-là ne me loge pas une balle dans la peau, c'est que la consigne me protège réellement; je n'ai plus rien à craindre! " Et j'éprouvai un indicible soulagement lorsqu'un angle de maison m'eût mis hors de sa trajectoire.

Je fus aussi douloureusement impressionné à mon entrée en ville.

J'arrivai
d'un air
interminal
blent hésit
par s'abste
ouverte; m
avec la mé
gards de p
quinze pas
nent posit
geste négat
J'étais é
quittée, six
commerce,
de la révolu

Vers le c
l'affluence e
passer... E
soulagement
Un instan
tcheou. Il me
qu'il voudra
nous le feron
Sou fou, où
En même
ville, au son
péen qui ven

J'arrivais absolument seul. Tout le monde me regardait d'un air ahuri traverser dans toute sa largeur le faubourg interminable ! Au premier carrefour quelques individus semblent hésiter à prendre une détermination ; puis, finissent par s'abstenir de toute intervention. La porte de la ville est ouverte ; mais au milieu un canon est braqué. Je passe à côté avec la même insouciance apparente qu'au milieu des regards de plus en plus braqués sur moi. Mais, voici qu'à quinze pas plus loin, trois individus, armés de fusils, prennent position devant moi ; puis, soudain, l'un d'eux fait un geste négatif avec la main, et ils se rangent par côté.

J'étais écoeuré et terrifié de voir cette ville que j'avais quittée, six jours auparavant, dans la calme activité de son commerce, maintenant morne et secouée par les spasmes de la révolution.

* * *

Vers le centre de la ville, où Lo-tche-tcheou s'est logé, l'affluence est telle, que je me demande comment je pourrai passer... Enfin j'arrive à notre résidence. Quel soupir de soulagement !

Un instant après, on m'apportait la carte de Lo-tche-tcheou. Il me faisait dire : " Le Père peut rester ici le temps qu'il voudra ; il sera protégé. S'il veut continuer sa route, nous le ferons conduire, en sûreté, à Ya-tcheou, à Kia-tin, à Sou-fou, où et comme il voudra. "

En même temps, un crieur public enjoignait à toute la ville, au son du tam-tam, de laisser tranquille l'hôte européen qui venait d'arriver.

Le prétoire ne donnait plus signe de vie, pour la bonne raison qu'il était à peu près désert. Le mandarin avait perdu toute autorité.

C'est Lo-tche-tcheou qui gouvernait en maître absolu dans toute la région. S'étant mis à la tête du Tong-tchehoui (syndicat politique antieuropéen), il était le premier chef du pays. Dans ses édits, il prêchait l'ordre, la justice et exhortait le peuple à reprendre ses occupations ordinaires.

Sur sa demande, je prolongeai mon séjour à Uin-kin, afin qu'il eût le temps d'avertir ses partisans et d'assurer la sécurité de mon voyage jusqu'à Ya-tcheou. Il promettait même de me faire accompagner.

* * *

Avant d'arriver à Ya-tchéou, je devais passer par de terribles angoisses.

D'abord, au lieu de m'y faire conduire le 23 septembre en sûreté, comme il l'avait promis, Lo-tche-tchéou s'est dérobé, et m'a demandé de rester encore deux ou trois jours.

Son intention n'était que trop claire : il voulait me retenir comme otage !... Pour en avoir le coeur net, je lui fis déclarer que j'étais décidé à partir le lendemain matin, même sans escorte.

Au point du jour, j'avais déjà célébré la sainte messe, pris un léger déjeuner et fait tous mes préparatifs. Il fallait sortir de la ville et traverser le fleuve. Le coeur me battait bien fort ! J'avais cependant confiance dans la protection des Ames du Purgatoire et je ne fus pas déçu. Un

seul cri railleur
poste qui gard

Plusieurs ra
au lieu de l'an
quentée, et m'o

D'autre par
tcheou m'avait
humain peut-ê
vait très bien a
pou. Aussi, dè
dans ce bourg,
tout, mon plan
pin, et, le lend
vers midi, avar

Je comptais
ses forces sur U
Kien-Tchang, e
près déserts. I
partout ! Non s
moindres poin
par des gens de
ger toute la jo
dans des impro
fois je surpris
impassible !

seul cri railleur : “ *Kouä-tsiou ! (filez vite!)* ” **partit du** poste qui gardait la porte. J'étais libre.

* * *

Plusieurs raisons m'avaient fait choisir la nouvelle route, au lieu de l'ancienne. La nouvelle route est bien moins fréquentée, et m'offrait, au besoin, une bifurcation sur Chapin.

D'autre part, la conduite un peu louche de Lo-tcheou m'avait rendu soupçonneux. Bien que, par respect humain peut-être, il ne m'eût pas arrêté à Uin-kin, il pouvait très bien avoir donné des ordres de le faire à Kouan-in-pou. Aussi, dès que j'eus acquis la certitude qu'il avait, dans ce bourg, plus de mille partisans, venus un peu de partout, mon plan fut arrêté: nous irions coucher à Lan-kan-pin, et, le lendemain, nous pouvions arriver à Ya-tcheou, vers midi, avant qu'on eût retrouvé nos traces.

Je comptais que, le grand chef ayant concentré toutes ses forces sur Uin-kin et la grande artère de Ya-Tcheou au Kien-Tchang, ces sentiers de montagne devaient être à peu près déserts. Hélas! je me trompais. La révolution était partout! Non seulement les bourgs et les villages, mais les moindres points stratégiques étaient occupés militairement par des gens dont la mine trahissait le bandit. Je dus voyager toute la journée au milieu des “ réformistes ” réunis dans des improvisés ou dispersés sur la route. Combien de fois je surpris des gestes capables de faire frémir le plus impassible !

II

En cours de route nous eûmes une vive alerte.

J'étais entré dans une auberge où je m'arrête habituellement pour prendre un repas. L'intérieur était tellement changé, que je me demandai d'abord si je ne m'étais pas trompé. Non seulement le propriétaire était absent, mais les meubles, les portes, les planchers, même une partie des cloisons, tout avait disparu ! Dans cet antre obscur et humide fourmillait un tas d'individus dont le froid silence trahissait l'étonnement et peut-être de perverses intentions. Je les saluai et je demandai un verre de vin que je finis par obtenir. Grâce à quelques indiscretions de mes gens sur la façon dont Lo-tche-tcheou m'avait protégé à Uin-kin, la glace sembla se fondre un peu, et je reçus même quelques paroles de politesse quand je voulus remonter à cheval pour partir.

Je n'avais pas fait dix pas qu'une forte détonation me cloua sur place. Je me retourne et je vois un de mes hommes occupé à ramasser une de mes caisses qui, ficelée sur une hotte et mal assujettie, venait, en dégringolant sur le pavé, de produire ce bruit alarmant...

* * *

En arrivant au col qui donne accès dans la vallée de Chapin, je découvris un fort improvisé ; oh ! d'une façon bien rudimentaire : une terrasse d'un mètre de haut barrait la route et, derrière, on avait creusé un fossé peu profond. Mon

cheval frai
péfait des
daient l'en

Le villag
pect d'un b
occupaient
beaucoup d
soeuvrés. De
père Krupp
qu'ils étaien
fer-blanc et
phiques.

Je fis halte
caché dans la
étroit ravin q
kou-tsoui.

Mon hôte,
ment converti,
nes relations c

Je vous fais
le retour de m
velles.

Mes craintes
tchéou assiégée

cheval franchit bravement cet obstacle, sous le regard stupéfait des quatre sentinelles qui, la lance au poing, attendaient l'ennemi.

Le village de Chapin, où j'arrivai peu après, offrait l'aspect d'un bouge souillé par une orgie gigantesque ; les tables occupaient la moitié de la rue ; les gens, parmi lesquels beaucoup d'étrangers, avaient tous l'air de malfaiteurs désœuvrés. De ci, de là, des canons de dimensions telles, que le père Krupp n'en a jamais fondu de pareils ! J'ai su, depuis, qu'ils étaient en bois de chêne, blindés à l'intérieur avec du fer-blanc et encerclés de plusieurs couches de fils télégraphiques.

* * *

Je fis halte à Lan-kan-pin. Lan-kan-pin est un petit nid caché dans la verdure, derrière le premier contrefort d'un étroit ravin qui grimpe vers la station chrétienne de Chekou-tsoui.

Mon hôte, Ou-san-sen, ancien enfant prodige sincèrement converti, est un médecin fort estimé et n'a que de bonnes relations dans le pays.

Je vous fais grâce de mes cruelles angoisses, en attendant le retour de mon domestique, que j'avais envoyé aux nouvelles.

* * *

Mes craintes n'étaient que trop fondées. La ville de Yatchéou assiégée avait barricadé ses portes et garni ses rem-

parts de défenseurs bien armés. Il n'était pas aisé de traverser les lignes ennemies ! Après avoir échappé aux perquisitions soupçonneuses d'un camp, on risquait d'encourir la défiance de l'autre ; or, le moindre indice suspect entraînait l'exécution immédiate.

Pour entrer au ciel, il faut avoir la conscience bien pure ; il en était de même pour entrer à Ya-tchéou. Avec un permis du sous-préfet, obtenu en payant un des flâneurs qui abondaient sur les remparts, on vous hissait par-dessus le mur ; mais aussitôt, la police vous empoignait et vous conduisait dans un premier bureau où vous subissiez un premier examen et un premier interrogatoire. De là, on était conduit successivement chez le Commandant de la place, chez le *tao-tai*, chez le préfet chez le sous-préfet. Dans chaque prétoire, nouvel examen, nouvel interrogatoire. Il fallait surtout pouvoir désigner une personne influente qui vous reconnût et se portât garant pour vous ; sans quoi, votre tête risquait fort d'aller rejoindre celles déjà suspendues à la porte des prétoires ou éparpillées sur le sol. Ces formalités pouvaient vous prendre une bonne demi-journée. Mon domestique les a subies avec sa hotte sur le dos.

Les mandarins avaient été, comme les chrétiens, très inquiets à mon sujet. Aussi après lui avoir demandé des nouvelles de ma santé, et si le lieu de ma retraite était agréable et sûr, le *tao-tai* donna à mon domestique une gratification de 1,000 sapèques et le sous-préfet 400. Comme une fois entré en ville, personne n'obtenait la permission d'en sortir le sous-préfet dut accompagner lui-même mon domestique jusqu'aux remparts et avertir la garnison qu'on pouvait le laisser s'éloigner.

Les ass
tout. Par
tant, sous
au soleil ce
vellent les
racontait
nemis dans

Combien
qu'ou pous
prévoir.

Quand je
septembre, l
mer, afin de
Chine pour
te ligue ne r
nêtes citoyen
mettait l'ord
grève général
gique, lança
ment les pertu
des proportio
tcheou. Cert
cés, lancèrent
était sur le pie

Le premier
nication : le té.

Les assaillants étaient un ramassis de gens venus de partout. Parmi eux se trouvaient même deux cents bonzes abritant, sous deux étendards, leurs crânes tondus qui brillent au soleil comme le casque de Gédéon. Ces fanatiques renouvelaient leurs supercheries des Boxeurs. Tout le monde racontait qu'ils recevaient impunément les projectiles ennemis dans un pan de leur froc.

* * *

Combien de temps durera cette levée de boucliers et jusqu'où poussera-t-elle ses ravages? Il est impossible de le prévoir.

Quand je quittai Ya-tcheou, vers les premiers jours de septembre, la ligue du *Tong-tche-houi* commençait à s'y former, afin de protester contre l'emprunt contracté par la Chine pour construire un chemin de fer au Su-tchuen. Cette ligue ne nous menaçait pas directement, et de très honnêtes citoyens en faisaient partie; cependant elle compromettait l'ordre et les intérêts du pays, en poussant à une grève générale. Le vice-roi Tchao-eul-fong, homme énergique, lança une proclamation, ordonnant de punir sévèrement les perturbateurs. Ce fut le signal de la révolte qui prit des proportions formidables dans toute la région de Ya-tcheou. Certains criminels, se sentant sérieusement menacés, lancèrent le mot d'ordre. En un clin d'oeil, tout le pays était sur le pied de guerre.

Le premier acte des révoltés fut de couper toute communication: le télégraphe fut démoli; la poste arrêtée, et une

surveillance draconienne partout organisée, tandis que leur service de renseignements fonctionnait à merveille.

La haine de l'étranger et du nom chrétien, si fortement enracinée dans ces natures perverses, constituait un des articles de leur programme. Cependant, instruits par l'expérience, ils ne voulaient pas exposer leur ligue aux représailles des nations européennes en attaquant les étrangers et les chrétiens. Ils respectaient aussi la personne des mandarins : la lutte n'était engagée que contre le vice-roi et ses défenseurs naturels, les soldats.

L'étendue et la rapidité de ce soulèvement en disent long sur l'organisation des Sociétés secrètes en Chine. Est-ce impuissance, ou simplement imprévoyance du Gouvernement ? Toujours est-il qu'il a laissé grandir une force qui peut le mettre en échec. En temps ordinaire, tout tremble devant le mandarin ; or, je viens de voir celui de Uin-kin humilié et blotti au fond de son prétoire, comme un chien battu ! Il avait suffi d'un mot de Lo-tche-tcheou pour soulever tout le pays !

La secte compte des affiliés partout ! Quel est l'employé de prétoire, le chef de la garde nationale, le maire de village, qui n'en soit dignitaire ? On est parfois surpris qu'en Chine, tant de meurtres, crimes, pillages, etc., restent impunis ; c'est que les auteurs ont des associés partout ! Le mandarin lance un mandat d'arrêt ; mais les satellites avertissent les intéressés de filer à gauche quand ils vont les chercher à droite.

On doit reconnaître que, jusqu'à présent, les révolutionnaires du Su-tchuen ne se sont point livrés au pillage. Alors de quoi vivent-ils ? me demandez-vous ! De cotisations *spon-*
tanées.

Cert
des mil
tres se
beaucou
qu'en g
dit spon
menace
Mais
alors, il
douter.
En att
La vie co
gne man
dans les
mées ; un
La grand
ment si f
redoutabl
fait des p
Autre c
pression f
Partout,
camp des
pays.
Il ne res
Combien d
me n'en on
a été recrut
déclassés. N
eux aussi, à
nous enveri

Certains exaltés ont, en effet, d'un geste large, souscrit des milliers de *taëls*, et des centaines de *piculs* de riz. D'autres se sont laissé tondre comme de bons moutons ; mais beaucoup, surtout parmi le peuple, ne se laissent saigner qu'en gémissant ; car, notez bien que ces cotisations qu'on dit *spontanées* sont bel et bien imposées et réclamées sous la menace de terribles représailles contre les récalcitrants.

Mais ces cotisations *spontanées* finiront par s'épuiser ; alors, il faudra en venir aux pillages. C'est ce qui est à redouter.

En attendant, tout le monde pâtit de ces bouleversements. La vie commerciale et industrielle est suspendue. La campagne manque de bras pour suffire aux travaux des champs ; dans les villes et les bourgades, toutes les maisons sont fermées ; un passant n'obtiendrait pas même une tasse de thé ! La grande route de Ya-tchéou au Kien-tchang, ordinairement si fréquentée, n'est sillonnée maintenant que par les redoutables estafettes du Tong-tche-houi. Il résulte de ce fait des pertes incalculables !

Autre question troublante... Sur quels moyens de répression peut-on compter ?

Partout, la garde nationale a passé, sans hésiter, dans le camp des novateurs, ce qui les a rendus maîtres de tout le pays.

Il ne reste que l'armée. Est-elle assez forte et assez sûre ? Combien de villes n'ont qu'une très faible garnison, ou même n'en ont pas du tout ! Qui ne sait que cette jeune armée a été recrutée, en grande partie, parmi les aventuriers et les déclassés. N'y a-t-il pas à craindre qu'ils tendent la main, eux aussi, à leurs vieux frères ?... De quel côté le bon Dieu nous enverra-t-il le salut ?

III

Dans les premiers jours d'octobre, mon intrépide domestique fit un nouveau voyage à Ya-tcheou, pour recueillir des nouvelles et renouveler mes provisions; mais j'aurais du scrupule de le laisser recommencer, dans de pareilles conditions. Avant qu'il eut pu s'éloigner des remparts, la fusillade redoublait; et, vers le milieu d'octobre, autour de Ya-tcheou, éclata une lutte acharnée où les assaillans n'eurent pas tous les avantages.

* * *

Pour livrer un assaut en règle, il faudrait en connaître la tactique et, surtout, il faut savoir se sacrifier. Nos bons chevaliers ignorent parfaitement l'un et ont une horreur instinctive de l'autre; aussi, leur nombre ne sert de rien devant la supériorité des armes et de la discipline des soldats bien abrités derrière les créneaux. Ils se font tuer sottement dans des escarmouches, sans pouvoir atteindre leurs adversaires. Leur belle assurance a bien diminué !

Dès le premier échec, l'état-major s'enfuyait dans un coin écarté sur la montagne. Beaucoup de partisans, voyant que au lieu du riche butin qu'on leur avait promis, leur seule perspective était de mordre la poussière, comme tant d'autres, aimèrent mieux aller se faire pendre ailleurs. Plusieurs chefs de bande, venus de fort bien loin, la bouche enfarinée, étaient déjà repartis, fort vexés de rentrer au pays avec la moitié de leurs hommes en moins.

Pour
été app
dable.
manoeu
avaient
musée.
Entre
se miren
ils jetaie
pour pro
version.
portaient
qui arriv
nourries
cents cad
Tout n'

Pendant
le peuple s
les hostilit
dans les m
mèche, po
soldats ont
Un tiers de
En ville,
denrées ont
est vendu à
seulement.

Pourtant, les fameux canons entrevus à Chapin avaient été apportés et braqués sur Ya-tcheou. L'effet fut formidable. Le premier éclata à la figure des artilleurs qui le manoeuvraient ; les autres furent enlevés par les soldats qui avaient l'air de vouloir faire des collections pour un futur musée.

Entre temps, les bons pioupiou s'amusaient. Un jour, ils se mirent à faire des signes d'intelligence aux assaillants ; ils jetaient au pied des remparts leurs fusils et leurs vestons pour prouver à leurs nouveaux amis la sincérité de leur conversion. Ceux-ci accoururent joyeux ; d'aucuns même apportaient des échelles pour escalader les remparts, c'est à qui arriverait le premier ! Tout à coup, trois salves bien nourries retentissent, et le sol reste jonché de cinq à six cents cadavres !

Tout n'est pas jeu, comme tout n'est pas rose à la guerre.

* * *

Pendant quinze jours, le *Tao-tai*, plein de sollicitude pour le peuple s'était opposé à la démolition des faubourgs ; mais les hostilités une fois ouvertes, les assiégeants s'abritaient dans les maisons, et de là, même avec leurs vieux fusils à mèche, pouvaient atteindre leurs adversaires. Alors, les soldats ont lancé des bidons de pétrole et ont tout incendié. Un tiers de la population est sans abri.

En ville, ce n'est pas encore la disette ; mais toutes les denrées ont doublé de prix. Seul le riz des greniers publics est vendu à un prix très modérés mais par petites quantités seulement. Quiconque veut en recevoir gratis, n'a qu'à en

faire la demande et inscrire, sur le registre, le nombre de grandes personnes et le nombre d'enfants qui composent la famille. La ration quotidienne est : un dixième de boisseau de riz non écosé ; les enfants reçoivent une demi-ration. En retour, on leur demande de porter, sur les remparts, quelques pierres destinées à assommer les assaillants s'ils venaient à l'assaut très nombreux.

* * *

A la fin du mois d'octobre, j'éprouvai un vif désir de rentrer à Ya-tcheou pour célébrer la fête de tous les saints et des Morts.

A mon grand étonnement, loin de s'y opposer, Lo-tche-tcheou donna l'ordre de me faciliter le voyage et de m'escorter.

Je dus laisser mon cheval et venir à pied ; car, dans les gorges, à un endroit où la montagne est à pic, les rebelles avaient démoli la route sur une longueur de huit à dix mètres. Une seule poutrelle réunissait les deux bords du précipice. Il fallait, les pieds en travers sur cet étroit support, la face tournée contre la paroi, glisser lentement en évitant de regarder le vide sous ses pieds, pour n'être pas pris de vertige.

Tout le long de la route, où je suis connu depuis longtemps, je ne rencontrai que des figures sympathiques. La grande difficulté était de franchir le terrain des hostilités.

J'étais encore loin du camp de Lo-tche-tcheou, que des sentinelles, postées sur les collines, annonçaient mon arrivée par un tir conventionnel. Bientôt, je vois sur la route un

détache
quante
et lorsc
instruc
exécuté
mière f
Puis
Qu'allai
ments il
reculer
une mul
on aurai

Bien a
guerriers
jours de
sager cha
tcheou q
façon ma
C'est b
Ses mouv
panthère.
mandarin
qui le leu
pas comm
et deux c
pendent à
Je pénè

détachement qui s'avance, le Mauser sur l'épaule. A cinquante pas devant moi ils s'arrêtent, se rangent sur un côté et lorsque j'arrive, le chef, d'un ton de véritable officier instructeur, commande de présenter les armes ; ce qui fut exécuté avec un ensemble irréprochable. C'était la première fois que je recevais pareil honneur.

Puis le peloton me précède vers le camp du grand chef. Qu'allait-il se passer?... Je n'ignorais pas de quels éléments il se composait ; mais ce n'était pas le moment de reculer ni de trembler. Aux abords du camp, était massée une multitude de gens qui nous regardaient venir. De loin on aurait dit un champ de foire..

* * *

Bien avant d'arriver, je me trouvai entre deux rangs de guerriers qui, l'arme au pied, faisaient la haie. Allant toujours de mon pas ordinaire, je n'avais pas le temps de dévisager chacun en particulier ; aussi je ne reconnus Lo-tche-teheu que lorsqu'il m'eut salué d'une génuflexion à la façon mandarinale.

C'est bien le type du grand bandit, jeune et vigoureux. Ses mouvements trahissent la souplesse et l'agilité de la panthère. Il est bien habillé, mais ses pieds sont nus. Les mandarins promettent 3,000 taëls (10,000 francs) à celui qui le leur livrera vivant. Mais cette prime ne me paraît pas commode à toucher. Son mauser est à portée de sa main et deux cartouchières garnies, un revolver et un coutelas pendent à sa ceinture.

Je pénètre dans le camp, et je suis surpris d'y voir ré-

gner beaucoup de discipline, sinon un ordre parfait. Le salon du chef était un appartement servant à la fois de réfectoire et de dortoir.

Il me fit asseoir sur un lit, à côté d'une table, et entama immédiatement une longue conversation. Pendant que Lo-tche-tcheou me parlait, tous les guerriers restaient au port d'armes. Il se posa en martyr de la cause populaire, énuméra tous les motifs qui justifiaient sa façon d'agir, mais exprima son vif désir de voir la fin des hostilités et termina en me disant qu'il ne voyait que moi pour arranger cette affaire.

Je lui promis de bon coeur mon intervention et, au bout de trois quarts d'heure, je pris congé de lui, pour me diriger vers Ya-tcheou.

* * *

Mon départ s'effectua au milieu d'un déploiement de forces effrayant. Plus de cinq cents guerriers, le fusil sur l'épaule et les cartouchières bondées de munitions, me faisaient la conduite, formant, à travers les rizières, un défilé sinueux et interminable. J'eus vraiment l'impression d'être passé chef de brigands.

Les batteries des insurgés occupaient toutes les hauteurs environnantes; mais elles avaient été averties et se taisaient depuis un instant. Il en était de même de l'autre côté du fleuve. Du reste, un héraut me précédait et sa voix de stentor faisait retentir, dans le silence, cette phrase solennelle: " Cessez le feu! les amis: nous avons un hôte à reconduire. "

J'au
quiéta
si je n
déjà la
pont er
tâmes
Il fall
égaleme

Dès n
envoyé
malités
un des
des gens
mes gens
préfet, q
demanda
Je rest
de mes e
se joindr
présence,
environ l
La nuit
toujours,
protecteu
pour y pa
Enfin, l
taire vint
Je cong

J'aurais bien voulu renvoyer cette trop nombreuse et inquiétante escorte : mais ce fut impossible. Je me demandais si je ne les conduisais pas à l'assaut!... Nous traversions déjà la partie du faubourg qui se trouve au delà du grand pont en pierres, où l'incendie s'est arrêté. Nous nous arrê tâmes aussi à l'entrée de ce pont, derrière une barricade. Il fallait attendre que, du côté des remparts, on cessât également le feu.

* * *

Dès mon arrivée dans le camp de Lo-tche-tcheou, j'avais envoyé un parlementaire ; mais, pour entrer en ville, les formalités à remplir étaient longues. Il fallait, d'abord, payer un des flâneurs qui guettaient, sur les remparts, l'arrivée des gens désireux d'entrer et obtenir qu'on allât prévenir mes gens à la Mission ; eux devaient ensuite avertir le sous-préfet, qui à son tour, préviendrait la garnison. Tout cela demandait du temps.

Je restai une bonne heure derrière la barricade, au milieu de mes compagnons de circonstance, auxquels étaient venu se joindre les combattants des postes voisins qui, grâce à ma présence, avaient un peu de répit, ce qui portait à un millier environ le nombre des guerriers de mon entourage.

La nuit approchait et, sur les remparts, le canon grondait toujours, la fusillade ne cessait pas!... Mes trop aimables protecteurs parlaient déjà de me reconduire dans leur camp pour y passer la nuit, ce qui ne me souriait pas du tout.

Enfin, le silence se fit sur les remparts, et mon parlementaire vint m'avertir que j'étais attendu.

Je congédiai mon escorte...

* * *

Je passai de l'autre côté de la barricade où, un instant auparavant, j'aurais été criblé de dix balles à la fois. J'eus la sensation de quelqu'un qui vient de se jeter à l'eau. J'étais sur l'emplacement du faubourg incendié. Au fond, déjà assombris par le crépuscule, les remparts se dressaient majestueux et menaçants. Mes porteurs de bagages me suivaient en tremblant. Les deux camps ennemis, faisant trêve un instant, avaient les yeux sur nous qui semblions perdus dans une vaste arène.

La nouvelle de mon arrivée, dans des circonstances si tragiques, s'était répandue comme une trainée de poudre...

Bientôt je distinguai les personnes. Mes chrétiens et le mandarin étaient là. On fit glisser une échelle que j'escaladai lestement.

J'étais sauvé !

Aussitôt je fus entouré et accablé de questions. Tout le monde me parlait, m'interrogeait à la fois ; je croyais sortir d'un rêve.

J'étais encore sur les remparts, en compagnie du mandarin et des officiers du poste, quand je reçus un billet de Madame Openshaw, femme du pasteur américain, me disant combien ils avaient été inquiets à mon sujet, et la joie qu'ils éprouvaient, en apprenant que j'étais de retour, sain et sauf. Elle m'invitait à passer directement chez eux, où m'attendait un dîner réconfortant. J'étais trop brisé de fatigue, couvert de boue et de sueur, pour me présenter chez eux ; mais leur aimable invitation me fut infiniment agréable.

Cette p
le corps e
émotions
ment cont
Le lend
grâces. M
Ya-tcheou,
plus jamai
mes yeux
cer l'Intro
Dans l'a
tai. Comme
prendre qu
plus grand
comme ils
qu'à la mo
clémence, i
Mon plan é
trois jours,
s'entendre
Il était c
ponse à ce d
Quelle ne fu
apprenant q
vé le siège e
Cette coïnc
sauveur de l
lieu des Réfr

* * *

Cette première nuit, je ne fermai guère l'oeil, ayant tout le corps courbaturé et les nerfs tenus en éveil, tant par les émotions de la journée, que par la fusillade et le grondement continuel du canon.

Le lendemain matin, je célébrai une messe d'actions de grâces. Mais, lorsque je me sentis dans la chère église de Ya-tcheou, au milieu de mes chrétiens que je croyais bien ne plus jamais revoir, une émotion soudaine me serra la gorge, mes yeux se brouillèrent et je dus me raidir pour commencer l'*Introïbo*.

Dans l'après-midi, j'eus une longue entrevue avec le *taotai*. Comme il a le coeur très bon, je réussis à lui faire comprendre qu'il fallait faire la part du feu pour éviter de plus grands malheurs. Si l'on voulait traiter les novateurs comme ils le méritent, ils se battraient en désespérés jusqu'à la mort, tandis qu'en leur faisant espérer un peu de clémence, ils saisiraient peut-être cette planche de salut. Mon plan était de faire accepter d'abord une armistice de trois jours, espérant que, pendant ce temps, on arriverait à s'entendre et qu'il n'y aurait plus de sang versé.

Il était convenu avec Lo-tche-tcheou que je rendrais réponse à ce dernier le lendemain de mon arrivée à Ya-tchéou. Quelle ne fut pas ma surprise et celle de toute la ville, en apprenant que, le matin même, avant le jour, ils avaient levé le siège et s'étaient retirés !

Cette coïncidence me posa, aux yeux de tous, comme le sauveur de la patrie. Avoir pu rester quarante jours au milieu des Réformistes et avoir traversé leur camp sans y lais-

ser ma peau paraissait déjà bien extraordinaire ; mais, qu'à peine rentré à Ya-tcheou, la ville se trouvât, comme par enchantement, délivrée d'un siège rigoureux, c'était un miracle manifeste.

“ Ah ! si le Père était venu plus tôt ! répétait-on naïvement de tous côtés, cela nous aurait épargné de longues journées de transes terribles et bien des malheurs. ”

Aidez-moi à remercier les âmes du Purgatoire que j'avais tout particulièrement invoquées et à l'intercession desquelles j'attribue l'heureuse issue de tous ces événements extraordinaires.

IV

Les mois de novembre et de décembre s'écoulèrent sans incidents notables. Mais, avec le mois de janvier, des alarmes plus vives encore que les premières affolèrent la population de Ya-tcheou.

Du 2 au 5 janvier 1912 on vécut sous le régime de la terreur. Le *Kin-tchay* (ambas du Thibet), qui semblait avoir consenti à se rallier à la République, adopta tout à coup une ligne de conduite opposée, poursuivant avec rage tout ce qui était républicain et faisant tomber les têtes avec une rapidité effrayante. Tous les jours des gens étaient assassinés, ordinairement décapités, sans qu'on sût ni par qui, ni pour quoi. D'autres étaient conduits au fleuve et noyés.

On s'attendait tous les jours au pillage. Le *Kin-tchay* lui-même en avait formulé la menace : “ Vous voulez vous rallier à la République, avait-il dit, c'est votre affaire ; mais je vous avertis que mes soldats n'ont pas touché de solde de-

puis ci
quelque
Aussi

Le 29
“ Un
la capita
tong-tay
lancé de
tcheou. ”

De fait
vive fusil
mières sa
quer le K
envoya q
croyait av
se battire
que le Ki
forces qui

Le 7 jan
bombardem
orchestre.
causé la cer
heures. Les

puis cinq mois. Il faudra bien que je trouve de l'argent quelque part. ”

Aussi chacun songeait à mettre ses richesses en lieu sûr.

* * *

Le 29 décembre, le P. Roux, mon voisin, m'écrivait :

“ Un certain Lo-ouy, de Ta-hong-miao, vient d'arriver de la capitale avec plusieurs centaines d'hommes. Il s'intitule *tong-tay* (général) du Tchou-lan, et, en cette qualité, il a lancé des édits et levé des recrues pour s'emparer de Ya-tcheou. ”

De fait, dès le lendemain, Ya-tcheou entendit crépiter une vive fusillade de l'autre côté du fleuve. C'étaient les premières salves des troupes républicaines qui venaient attaquer le Kin-tchay. Celui-ci, un peu trop sûr, de lui-même, envoya quelques centaines de miliciens les repousser. Il croyait avoir affaire à des bandes mal armées. Ses soldats se battirent jusqu'à la nuit, et revinrent furieux en disant que le Kin-tchay n'était pas de taille à lutter contre les forces qui étaient là aux portes.

* * *

Le 7 janvier, à une heure de l'après-midi, commençait le bombardement; Ya-tcheou n'avait jamais entendu pareil orchestre. Les 35 jours du siège précédent n'avaient pas causé la centième partie des dégâts accumulés hier en quatre heures. Les balles et les obus pleuvaient sur toute la ville;

notre résidence reçut plusieurs balles et éclats d'obus. Le quartier le plus éprouvé fut celui entourant le prétoire du *tao-tay*.

Dans la soirée, le *tao-tay*, le préfet et les notables me prièrent d'intervenir auprès du Kin-tchay pour qu'il cédât, afin de faire cesser cette calamité.

Le Kin-tchay répondit que, personnellement, il n'avait aucune objection à élever contre l'établissement de la République, mais que, ses soldats n'ayant pas touché leur solde depuis cinq mois, il attendait la réponse à un rapport envoyé au *Kium-tchen-fou* (dictateur militaire) de Tchen-tou.

Cette réponse arriva le lendemain. Un envoyé de Tchen-tou apporta un très bon message : le Kin-tchay était maintenu à son poste de Commissaire gouvernemental et on le pria de retourner immédiatement au Thibet.

Tout semblait réglé et la paix faite. Pas un coup de fusil n'avait été tiré de toute la journée quand, à la tombée de la nuit, quelques coups partirent des remparts. La réplique ne se fit pas attendre, et toute la nuit ce fut une musique dont j'appréciai d'autant moins les accords que j'avais une forte migraine.

* * *

Le 8 janvier, la lutte continua terrible. Les batteries ennemies occupant les hauteurs nous criblaient de projectiles.

Ayant la rare fortune d'avoir une cave, je m'y installai ; là je n'ai rien à craindre, et je puis, au besoin, y loger tout mon personnel.

A dix heures du soir, on m'annonce la visite du *tao-tay*.

Je reg
consta
s'instal
pleins ;
malles.
ces pau
et le pe

Le 9 j
a pas eu
du cano

Les po
ouvertes
sont enti
terniser

Dans l
mée des
sont vent

A la m
gnito. Le
pas même
l'installe

Le 10 ja
nonce la v

Je reçois le haut personnage dans ma cave, salon de circonstance qui lui plait fort. Son Excellence et sa famille s'installent chez moi. Les appartements de la résidence sont pleins jusqu'aux greniers. Bien des gens m'ont confié leurs malles. Tout cela était encombrant ; mais comment rebuter ces pauvres gens qui nous supplient de leur sauver la vie et le petit pécule auquel ils tiennent autant ?

• • •

Le 9 janvier, la ville se pavoise de drapeaux blancs. Il n'y a pas eu, comme ailleurs, de proclamation officielle. La voix du canon a suffi pour forcer le consentement du Kin-tchay.

Les portes de la ville, trop endommagées, n'ont pu être ouvertes ; quelques dizaines de combattants républicains sont entrés en ville au moyen d'échelles, et sont venus fraterniser avec leurs adversaires d'hier.

Dans la soirée, on a réussi à ouvrir les portes ; toute l'armée des républicains est entrée en ville. Plusieurs soldats sont venus à l'oratoire, ils sont convenables.

• • •

A la nuit, le sous-préfet arrive dans le plus strict *incognito*. Le malheureux n'a rien mangé de la journée et n'a pas même sauvé sa pipe. Je le restaure de mon mieux, et je l'installe dans un grenier. Le danger le rend peu exigeant.

Le 10 janvier, j'avais à peine fini ma messe, qu'on m'annonce la visite du commandant des troupes républicaines.

Cet individu, nommé Heou, qui hier encore maniait la char-
rue, est devenu grand personnage, chef d'armée, l'arbitre
des destins d'une grande ville. Son attitude et son lan-
gage sont toutefois aimables et rassurants. Je me fais l'a-
vocat des vaincus, et demande que personne ne soit molesté,
ni le *Kin-tchay*, ni le sous-préfet. Il m'assure qu'il ne sera
fait de mal à personne.

Hélas ! je me demande comment je pourrai sauver le pau-
vre sous-préfet ! Tout le monde veut sa tête. Les chefs répu-
blicains seraient peut-être les plus portés à l'indulgence.

En Chine, il est bien difficile de garder un secret on se
doute, on est à peu près sûr, que le fonctionnaire détesté est
chez moi. Osera-t-on me le réclamer, et surtout venir le
prendre de force ? Je ne puis jeter à la rue un homme qui
a le couperet sur la gorge. Son désespoir et celui de sa pau-
vre femme font peine à voir.

* * *

14 janvier. — Ya-tcheou est de plus en plus en fermenta-
tion. Les nouveaux venus réussiront-ils à établir un gou-
vernement capable d'assurer l'ordre ? La situation du sous-
préfet est de plus en plus critique. Je suis très ennuyé :
certains disent menacé....

* * *

La lettre
21 avril

Il y a t
dans notr
gue relati
vous dem
trouvait.
dé et quel
nements l

A la fir
du sous-p
dence.

Peut-être
à le recev
partis s'ac
prudent de
pris au dé
mandarin
toit un ref

Il faut se
avait été l
plusieurs s
chuen à ter
que le Vice-
révolution,
l'attaquer.

La guerre
ses commenç
ville qu'il d

La lettre suivante de Mgr Chatagnon, datée de Sui-fou, 21 avril 1912, nous apporte l'épilogue de cette aventure.

Il y a trois mois, pour montrer la marche de la révolution dans notre province du Su-tchuen, je vous envoyai une longue relation de M. Gire, relation sans dénouement. Et vous vous demandez comment M. Gire est sorti du danger où il se trouvait. Vous allez voir que ce que Dieu garde est bien gardé et quel grand bien il peut tirer, quand il le veut, des événements les plus dangereux.

A la fin de sa relation, le P. Gire restait bien embarrassé du sous-préfet Tsen-lou qu'il avait recueilli dans sa résidence.

Peut-être, s'il avait été prévenu d'avance, aurait-il hésité à le recevoir; car, dans une guerre civile, quand les deux partis s'accordent à reconnaître votre neutralité, il est imprudent de favoriser l'un plus que l'autre. Mais le P. Gire, pris au dépourvu, n'eut pas le courage de repousser son mandarin venant, la nuit avec sa famille, chercher sous son toit un refuge contre les bandes révolutionnaires.

Il faut savoir que ce mandarin était de race mandchoue et avait été l'âme de la résistance de Ya-tcheou qui soutint plusieurs sièges, et fut peut-être le dernière ville du Sut-chuen à tenir pour la dynastie. Elle ne succomba que lorsque le Vice-roi et la capitale de la province ayant passé à la révolution, de vrais soldats, avec canons de siège, vinrent l'attaquer. Le mandarin dut alors capituler.

La guerre civile prenait fin; mais les plus cruelles angoisses commençaient pour le pauvre missionnaire. On savait en ville qu'il donnait asile au mandarin. Les révolutionnaires

ne parlaient de rien moins que de brûler la résidence afin de s'emparer du haut fonctionnaire qu'ils avaient juré d'écorcher vif. Le P. Gire parlementait, cherchait à gagner du temps dans l'espoir que la fureur populaire finirait par se calmer.

Un missionnaire voisin, le Père Roux, vint, sur ces entrefaites, lui rendre visite, et touché de sa triste situation, eut recours, pour l'en tirer, à l'intervention des âmes du purgatoire. Sainte Catherine de Bologne disait : " Quand je veux obtenir sûrement une grâce, j'ai recours à ces âmes souffrantes. " Et Mgr Gay ajoute : " Il n'est pas douteux qu'elles prient pour leurs bienfaiteurs et que leurs prières sont très efficaces " Le Père Roux, donc, célébra une messe pour ces saintes âmes, et immédiatement les affaires changèrent de face. Le jour même, les adversaires les plus irréductibles du sous-préfet acceptaient d'entrer en composition avec lui.

Voici ce qui s'était passé. Celui qu'on avait installé à la place du sous-préfet était devenu fou, et les notables avaient songé à reprendre Tsen-lou, auquel on n'avait à reprocher que son dévouement à la dynastie déchu. Seulement il y avait division parmi eux. Le parti révolutionnaire avancé n'en voulait pas. D'ailleurs, Tsen-lou, connaissant la perfidie chinoise, ne se fiait pas aux belles promesses qu'on lui faisait. Il préféra profiter de l'accalmie pour s'éloigner de Ya-tcheou.

Le Père Gire avait lui-même grand besoin de repos après trois ou quatre mois d'inquiétudes et de dangers. C'est pourquoi il loua un radeau, et, avec son protégé Tsen-lou, gagna heureusement Kia-tin-fou, où le mandarin s'embarqua sur

une jonc
qu'il n'
avoir pr

Le P.
pour le
deste Ev

Voici

" Je

Tsen-lou,
mille, au
joie pour
grande c
Tsen-lou
Son fils
Son frère
grâce de

Voilà ce
desseins l
mandarin
païens ver
ceux qui l'
sont toujor

Que les
lassent poi
servir à sa
verse en ce

une jonque pour Kin-tchéou, sa patrie, non sans avoir juré qu'il n'oublierait jamais les bienfaits du missionnaire et avoir promis de se faire chrétien.

Le P. Gire lui avait remis une lettre de recommandation pour le vicaire apostolique du Houpé méridional, Mgr Modeste Eveaerst, Franciscain.

Voici la réponse du vénérable évêque :

“ Je suis heureux de vous annoncer que le mandarin Tsen-lou, de Ya-tcheou, est arrivé sain et sauf avec sa famille, auprès de ses parents et de son vieux père. Quelle joie pour tous de le revoir et de le savoir sauvé par votre grande charité! Je vous félicite et j'aime à vous dire que Tsen-loue se montre fidèle à sa promesse de se faire chrétien. Son fils déjà fréquente notre école et apprend les prières. Son frère aussi a embrassé la religion. Espérons qu'avec la grâce de Dieu, la famille entière y viendra. ”

* * *

Voilà comment Dieu fait concourir à ses miséricordieux desseins les événements les plus éloignés! L'histoire du mandarin Tsen-lou a singulièrement favorisé l'élan des païens vers notre sainte religion et a confirmé dans leur foi ceux qui l'avaient déjà embrassée. Les exemples de charité sont toujours la plus éloquente des prédications.

Que les pieux associés de la Propagation de la foi ne se lassent point de prier pour la Chine, afin que Dieu fasse servir à sa conversion les grandes tribulations qu'elle traverse en ce moment !!

CHINE

PROVIDENTIELLE CONVERSION

D'UN JEUNE LAMA

LETTRE

D'un Trappiste du couvent de Notre-Dame de la Con-
solation, près Pékin (Chine), au T. R. P. abbé
de Notre-Dame de Sept-Fons (Allier)

EUREPARA est le nom d'un jeune Mongol dont l'histoire
montre que, au sein même du paganisme, la grâce
opère parfois de merveilleuses conquêtes.

Eurepara est venu au monde sur les confins de la Mon-
golie et de la Mandchourie, à quelque distance de Moukden,

non loin
rents av
Houng-h
ces parag
Le Mon
de rencon
et d'enfa
quelque pi
repara, éta
tai-Chan (
situé dans
de chez lui
Que de f
avait racon
deurs de c
bre et la fe
il brûlait d
" saints " p
" Essayon
Ainsi fut
(novice) au
Après qu
s'aperçoit qu
lisé de la cor

non loin de la grande lamaserie de Regem-Soumet. Ses parents avaient été presque ruinés par les incursions des Houng-hou-dze (Barbes Rouges), brigands chinois, fléau de ces parages.

Le Mongol est naturellement religieux. Il n'est pas rare de rencontrer de nombreuses caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants, juchés sur des chameaux, pèlerinant vers quelque pèlerinage célèbre. C'est ainsi que Raci, père d'Eurepara, était allé jadis visiter la fameuse lamaserie du Houtai-Chan (ou Mont aux cinq Tours, à 3,600 m. d'altitude), situé dans la province du Chensi, à plus de 1,000 kilomètres de chez lui.

Que de fois, les soirs d'hiver, dans l'ourte enfumée, Raci avait raconté les péripéties de ce voyage et vanté les splendeurs de cette lamaserie, la beauté de ses temples, le nombre et la ferveur de ses moines ! L'enfant écoutait ravi et il brûlait du désir d'aller se mettre sous la direction de ces " saints " personnages. Mais c'était si loin !.. "

" Essayons d'abord dans la lamaserie voisine ", pensa-t-il.

Ainsi fut fait. Et à 14 ans, il y fut reçu à titre de *chabi* (novice) au Regem Soumet.

Après quelques semaines de séjour au Regem-Soumet, il s'aperçoit que la vie n'était pas ce qu'il avait rêvé. Scandalisé de la conduite des prétendus sages du Bouddhisme, il

ERSION

le de la Con-
P. abbé
(ier)

dont l'histoire
isme, la grâce

as de la Mon-
de Moukden,

les quitta furtivement. Les récits paternels sur la grande lamaserie du Hou-tai-Chan lui reviennent à l'esprit. Pays inconnu, route ignorée, dénûment obsolu : comment oser tenter pareil voyage ! Et cependant l'attrait mystérieux était si irrésistible qu'il se mit en route.

En vrai fils des steppes, n'emportant que son bâton pour tout bagage, il s'en va, interrogeant l'horizon. Il se rappelle que le Hou-tai-Chan se trouvait dans la direction de Péking, mais bien plus loin ; c'est donc vers la capitale de la Chine qu'il dirige ses pas.

" Rien d'aussi long qu'un jour sans pain ! " dit le proverbe. Combien n'en vit-il pas, le pauvre enfant, de ces journées interminables !... Tant qu'il foule la terre mongole, où se conservent les traditions d'hospitalité, il a relativement peu à souffrir. Mais sur le pauvre sol chinois, dans cette région si dévastée par la sécheresse et si déserte, que de jours sans la moindre nourriture ! La nuit venue, il se blotissait dans quelque pagode solitaire, ou bien il logeait à la belle étoile, parfois sous une pluie battante, avec au cœur la terreur des loups et des tigres.

Aux portes de Péking il existe une lamaserie mongole gouvernée par un tout-puissant Bouddha, en chair et en os, ayant droit de vie et de mort sur ses subordonnés. A bout de forces, n'osant plus espérer d'atteindre le Hou-tai-Chan, notre petit aspirant lama obtient d'y faire un noviciat. Mais

là, il ne t
Soumet,

La zone
une vaste
tièrement

C'était
d'un torren
à un détou
timents au
" — Oh
surprise et
cial. "

L'église g
avec ses clo
trop différe
pour ne pas

Il s'introc
les cours. El
dans le lieu
modie grégo
vive impress

là, il ne tarde pas à éprouver le même dégoût qu'au Regem-Soumet, et après deux mois il prend la fuite.

• • •

La zone montagneuse qui s'étend à l'ouest de Péking est une vaste contrée horriblement tourmentée et presque entièrement inculte ; rares et pauvres en sont les habitants.

C'était au mois de juin. Il longeait péniblement le cours d'un torrent lorsque, dans une gorge solitaire, tout à coup, à un détour du sentier, apparaît devant lui un corps de bâtiments aux formes étranges.

— Oh ! se dit le jeune voyageur, après un instant de surprise et d'examen, voilà une lamaserie d'un genre spécial. ”

L'église gothique de la Trappe de N.-D. de la Consolation avec ses clochetons élancés, lui semblait d'une construction trop différente du temple thibétain ou de la pagode chinoise pour ne pas le laisser dans l'incertitude.

Il s'introduit par une porte entr'ouverte et pénètre dans les cours. Elles sont désertes. Tous les religieux sont alors dans le lieu saint. Des fenêtres ogivales de l'abside, la psalmodie grégorienne arrive jusqu'à lui et saisit son âme d'une vive impression. La forte et pénétrante austérité de la mélo-

die liturgique exerce sur lui le même effet qui transformait les Barbares, lorsque, envahissant l'Europe, ils arrivaient près d'une abbaye et restaient pétrifiés par le spectacle des moines en prières

L'office divin avait cessé. Du coin de la cour où il s'est blotti, Eurepara voit défiler la longue rangée des moines revêtus de la coule blanche. Mais lui-même est aperçu par le regard investigateur de l'économe. Le bon Père Léon vient l'interroger aussitôt. Devant l'innocence qui se reflète dans ses yeux et l'ingénuité de ses aveux sur sa recherche de la vie parfaite, il est tout ému.

— Tu parais exténué de fatigue. N'as-tu pas faim ? lui demanda-t-il.

A cette question, venant à point, l'autre dut avouer qu'il n'avait rien mangé depuis la veille au matin. Une bonne réfection fut la réponse immédiate à cette confidence.

* * *

Le nouveau pensionnaire de la Trappe avait un peu plus de 16 ans. Le R. P. Abbé et ceux qui conversèrent longuement avec lui les jours suivants eurent l'intime conviction, confirmée depuis, que jamais péché délibéré n'avait terni son âme. N.-D. de Citeaux, à son insu, l'avait gardé et venait de le conduire dans une maison à Elle consacrée.

Le lende
ter à l'offi
du matin,
sacrés et l
nous le ra
chisme, la
l'esprit de
sans la mo
suivre plu

Soixant
moines ven
veut point

Il s'est m
chisme. Dès
le Rosaire à
" Quelle diff
mécaniquem

Le R. P. A
samment inst
tard, le bap
ensuite admis

Le lendemain de son arrivée, Eurepara eut la joie d'assister à l'office de nuit. Et chaque jour ensuite, dès deux heures du matin, tout yeux, tout [oreilles, il suivait les chants sacrés et les cérémonies saintes avec émotion. Tout chez nous le ravissait de plus en plus : le silence, l'étude du catéchisme, la prière, le travail. La joie toujours épanouie et l'esprit de famille lui ouvraient des horizons inconnus. C'est sans la moindre hésitation qu'il déclara ne pas vouloir poursuivre plus loin son voyage.

Soixante-dix religieux de sa race, gouvernés par des moines venus de France, sont désormais sa famille. Il n'en veut point d'autre.

Il s'est mis avec ardeur et intelligence à étudier le catéchisme. Dès qu'il sut le *Pater* et l'*Az*, on ne le vit plus que le Rosaire à la main, récitant jusqu'à 20 chapelets par jour. "Quelle différence, disait-il avec les *Omani Patmakoun* que mécaniquement bredouillent les lamas !"

* * *

Le R. P. Abbé, cédant à ses instances et le trouvant suffisamment instruit et préparé, lui donna, quelques mois plus tard, le baptême, la confirmation et l'eucharistie. Il fut ensuite admis en communauté à titre d'oblat, en attendant

que s'ouvre devant lui le noviciat et enfin, s'il plaît à Dieu, la profession religieuse.

Voilà un magistral *confirmatur* à la thèse du docteur :

“ Au pauvre païen de bonne foi Dieu enverrait plutôt un ange que de le laisser se perdre dans les ténèbres de l'erreur. ”

Pourquoi faut-il que cette oasis de la Trappe soit souvent, faute de bâtiments suffisants et de ressources, obligée de refuser les nombreux postulants qui s'y présentent ?

AI

Afriq

t.

A

v

Afriq

si

le

si

Afriq

M

ni

Afriq

Afriq

Be

Afriq

M

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

Annales de la Propagation de la Foi

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

Années 1910, 1911 et 1912

A

Pages

- Afrique. — Au Pays des Anthropophages. — Fondation d'une nouvelle paroisse. — Rapport de M^r Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique de l'Oubanghi..... 600
- Afrique. — Curieuse et édifiante histoire d'une mission singalaise. — La chrétienté de Midellawita. — Par le R. P. Kieger, Oblat de Marie Immaculée, missionnaire de l'archidiocèse de Colombo..... 622
- Afrique. — Croquis noirs. — Au pays Abyssin. — Par M. Baeteman, missionnaire Lazariste en Abyssinie364, 452, 483, 642, 688
- Afrique. — Histoire de la petite négresse Alitubéra.. 560
- Afrique. — La Léproserie d'Harar. — Par le R. P. Bernardin, capucin, missionnaire chez les Galas. 771
- Afrique. — Le culte de Marie en Abyssinie. — Par M. Baeteman, lazariste 675

	Pages
Afrique. — Une tournée chez les malades du sommeil. —Lettre du R. P. Manceau à Mgr Livinhac.....	57
Afrique. — Vers l'avenir. — Par le R. P. Ferrieux, des missions africaines de Lyon, missionnaire au Haut- Niger	395
Amérique. — Chez les Esquimaux. — Notre-Dame-de- Lourdes à Mary's Igloo (Alaska). — Par le R. P. Joseph Bernard, de la Compagnie de Jésus.....	140
Asie. — A travers la Jungle, dans les Palni Hills (Hin- doustan). — Par le R. P. P. Marès, de la Compa- gnie de Jésus, missionnaire au Maduré.....	566
Asie. — La femme chinoise: Sa véritable condition.— Par M. Fraser, missionnaire lazariste du Tché- kiang	388
Asie. — La Trappe chinoise de Yang-Kia-Pinn — Par M. A. Limagne, directeur de l'Institution Saint- Joseph à Montluçon (Allier).....	195
Asie-Mineure. — Une journée au dispensaire de Césa- rée. — Lettre de Soeur Séraphine de Jésus, reli- gieuse de Saint-Joseph.....	17
Au Congo français. — Au pays des Anthropophages.— Par Mgr Augouard, de la Congrégation du Saint- Esprit, Vicaire Apostolique de l'Oubanghi.....	99

B

Brésil. — A travers l'Amazonie. — Relation du R. P. Amet Limbour, de la Congrégation du Saint- Esprit (<i>Suite et fin</i>).....	25
--	----

Canad
(
r

Chine
la
ti
M

Chine
si
ai

Chine.
—
D
R.

Chine.
tic
to:

Colomb
vie
re

Comme
Le
Jés

Compte

C

Pages

57	Canada. — Mackenzie. — Mission Saint-Joseph. — Grand Lac des Esclaves. — Lettre du Frère Kérautret aux Frères convers de la maison de Liège.	352
395	Chine. — Mission canadienne à Canton. — Lettre de la supérieure des Soeurs de l'Immaculée-Conception à Canton à Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal	593
140	Chine. — Parmi les Pics. — Par M. Gervaix, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Kouang-tong	424
566	Chine. — Providentielle conversion d'une jeune Lama. — Lettre d'un Trappiste, du Couvent de Notre-Dame de la Consolation, près Pékin (Chine), au T. R. P. abbé de Notre-Dame de Sept-Fons (Allier).	854
388	Chine. — Rapport des Soeurs de l'Immaculée-Conception, religieuses de Montréal, missionnaires à Canton, à Mgr Mérel.....	305
195	Colombie. — Les Andes. — Cinq mois dans les forêts vierges du Caqueta : Journal d'un missionnaire	165, 244, 313
17	Comment voyage un évêque dans le sud de l'Inde. — Lettre de Mgr Faisandier, de la Compagnie de Jésus, coadjuteur de Trichinopoly.....	728
99	Comptes-Rendus.—Archidiocèse de Québec....	3, 291, 579
	— Diocèse de Montréal.....	8, 296, 584
	— Diocèse des Trois-Rivières..	11, 299, 587
	— Diocèse de Saint-Hyacinthe..	12, 300, 588
	— Diocèse de Valleyfield.....	14, 302, 590
	— Diocèse de Joliette.....	15, 303, 591

Pages

57

395

140

566

388

195

17

99

25

E

	Pages
En Laponie. — Par Mgr Fallize, vicaire apostolique de la Norvège	737, 788

J

Japon. — Fondation d'une nouvelle chrétienté. — Mission de Nagasaki, district d'Oshima.....	547
Journal d'un Missionnaire en Chine, pendant la Révo- lution. — Par M. Gire, des Missions Etrangères de Paris	823

K

Kiangsi, Chine. — Les origines d'une mission. — Par le R. P. L.-C. Verbière, Lazariste.....	718
--	-----

L

Les Soeurs canadiennes en Chine.....	81
Les Soeurs Canadiennes en Chine. — Par E.-J. A....	286

M

Mackenzie. — Une Sorcière Indienne. — Par le R. P. Laperrière, o. m. i.....	234
--	-----